

La Bastelle aux deux Marie

Anne Pierjean-Robert

À l'an que ven...



I

Antonin plaqua au mur les deux grands volets de la porte-fenêtre et avança jusqu'au bout de la terrasse semée de feuilles d'automne, de dahlias effeuillés, de marrons d'inde jaillis de leurs bogues brunes.

- BRRrrr ! grommela-t-il d'une voix assez puissante pour être entendu sans peine de toute la maisonnée.

Il était pieds nus – tel qu'il se trouvait en sautant du lit – la veste flottante sur le pantalon, lui aussi flottant, d'un pyjama à rayures vrillé autour des genoux.

Il faisait vraiment frisquet, aussi assura-t-il sur sa tête un grand bonnet rouge qu'il avait saisi à un crochet du couloir et dans lequel il fourra ses deux oreilles et son front.

- BRRrrr... répéta-t-il en guignant du coin de l'œil la porte restée ouverte.

La rosée givrait le bord des feuilles rouillées, sertissait les dahlias d'une poussière de perles. Les marrons luisaient. Il en cueillit un entre deux orteils, le jeta en l'air d'un coup de pied brusque pour le rattraper dans sa main tendue et il se congratula d'avoir encore cette adresse à 55 ans sonnés !

Le marron était gelé.

Il le chauffa dans son souffle au creux de ses deux mains closes.

On était le 20 novembre, le temps était de saison, l'air vous échançait les bronches, il le constata avec allégresse.

Et il étira les bras pour une vague gymnastique, la respiration puissante, le torse bombé. Une fois, deux fois, trois fois... mais que faisait Amandille ?

Il eut un coup d'œil discret du côté de la maison et n'insista pas : elle allait surgir telle une souris besogneuse et attentive, pour lui apporter ses chaussons de feutre, sa robe de chambre, le tout assorti de volubiles propos joyusement indignés.

- Quand vous aurez pris un double refroidissement ! s'exclamerait-elle, jouant à être fâchée et le regardant de haut bien qu'elle fût petite et trotte-menu.

Il rirait d'un rire énorme, mettrait sa robe de chambre, enfilerait les chaussons :

- Tenez, Amandille !



Elle prendrait dans ses mains blanches le marron tout chaud des doigts d'Antonin :

- Que voulez-vous que j'en fasse ?

Mais elle serrerait au creux de ses paumes la caresse lisse du marron d'automne, humerait entre ses doigts l'odeur d'écorce mouillée, ce parfum amer qui resterait à sa peau, et elle sourirait, tendant les bras à son homme.

Il la prendrait dans les siens, l'embrasserait.

Puis il la déposerait, debout sur le banc de pierre, afin qu'elle pût voir au-delà des branches folles qui entouraient la terrasse.

- Apercevez-vous l'étang ?

Amandille contemplerait l'eau grise en silence, son immobile miroir zébré de rais de lumière. À cette heure du matin, le soleil encore oblique guillochait de lames rouges la surface des eaux dures.

Une vapeur blanche errait au-dessus, moelleuse et dense.

Bientôt, elle s'élèverait, s'enspiralerait comme sur un dessin d'enfant, avant de rejoindre le ciel encore ravaudé de quelques nuages.

Amandille aimait cette heure qui lui déployait le ciel et la terre pour y nicher sa journée.

Amandille aimait cette heure...

Elle soupira d'aise, debout sur son banc.

Puis, elle glissa ses doigts sous le col épais de la robe de chambre que son mari remontait autour de son cou. Et sa main erra sous la laine brune déjà réchauffée de vie.

Peu à peu, elle se coula dans l'ouverture du col et referma à tâtons les boutons de la chemise.

- Pas le dernier, n'est-ce pas ! exigea vite Antonin.

Elle souriait. Elle savait. Il étouffait le col fermé !

Ses doigts immobiles restaient dans le col ouvert.

Elle pivota sur son banc, se pencha vers Antonin et elle demeura blottie.

Était-ce possible, pensait Amandille, était-ce possible, cette ferveur ressentie qui la surprenait sans cesse ? Tout ce temps passé... tout ce temps ensemble... à se perdre... à se trouver... et ces matins conservés qui, outre le ciel, la lumière et la vie, lui donnaient l'amour pour une journée encore ?

Antonin disait :



- J'ai bien fait de revenir vivre à la Bastelle avant que d'être un vieillard. J'avais peur d'un peu d'ennui dans ce village d'enfance. Nous allions tourner le dos à une vie de la ville pleine d'occupations qui vous semblaient nécessaires, indispensables... mais cette Bastelle est bien plus qu'une demeure. Je l'ai découvert : elle nous a rematricés.

Le mot n'était pas trop fort.

Leur retour, il y a cinq ans, avait été un départ sur une page franchie sans aucune peine, une nouvelle naissance.

Elle posa sa main dans la grande main qui ballait près d'elle.

Son contact l'émut, comme chaque fois.

Ses doigts en vibraient de façon imperceptible.

Et lui écoutait, furtive au nid de sa paume, la palpitation des doigts en attente, leur tentative d'essor, leur aveu d'amour, et, soudain, il étreignit le frémissement offert et le transforma en une onde chaude et dure. Il prit Amandille contre sa poitrine, il la désirait comme au premier jour.

Ils regardaient la vallée aux mille climats, aux mille visages qui se succédaient dans un éternel retour.

L'automne et l'hiver, le printemps, l'été, la guirlande des douze mois nouée à elle-même, le collier des jours sans cesse recommencé.

Étaient-elles possibles, aussi pour eux-mêmes, ces quatre saisons où se re-semailait l'amour ? Cet appétit d'être, inlassable et en marche ?

Ils se regardèrent. Dans leurs yeux tournaient les feuilles d'automne avec la promesse incluse des primevères de mars. Alors, elle glissa le marron tout chaud entre leurs mains réunies, comme une soudure.

- Petit déjeuner ! cria du perron Fantine.

Fantine était la reine-servante, la fée besogneuse, l'âme et les bras, l'avant-garde des projets et le jugement de dernier appel, la source de tout et son aboutissement.

Le savoir passait par elle et les choses de la journée.

Elle connaissait la forêt, les champs et les sources, les champignons et les simples, la vie qui vous colle aux bottes et qu'on exalte pourtant par les gestes quotidiens.



Elle devinait le temps qu'il ferait, gardait la mémoire des existences passées, et, sans doute, sur la lancée, aurait-elle pu prédire à chacun son avenir ! Mais elle n'en avait cure : le présent devait suffire, il offrait assez à découvrir et à vivre... d'ailleurs, il fallait garder des surprises pour la route ! et chaque joie en son temps.

- Petit déjeuner ! répéta Fantine.

Et elle riait toute seule en se frottant les mains, car elle tirait de ses tâches un perpétuel bonheur.

- On vient ! cria Antonin.

Il cueillit trois roses blanches que le pilier du perron avait protégées contre le froid de la nuit et les dépouilla des feuilles brûlées et noires.

On eut dit trois cœurs de nacre, sertis dans l'or vert de trois griffes de sépales.

Juchées sur leurs tiges nues, toutes épines hors, les roses semblaient toiser l'heure matinale. Il tendit les fleurs altières.

- Tiens Fantine, tiens ma Reine !

Et il l'embrassa sur ses joues rosies de froid où les fossettes riaient toujours par avance.

Avant de prendre les roses, Fantine enleva le bonnet de laine de la tête d'Antonin et elle se moqua avec gentillesse.

- Changeras-tu quelque jour ? Petit, c'était déjà comme ça, pieds nus et cul nu, mais le bonnet sur le crâne !

Amandille rit. Elle aimait beaucoup qu'on lui révélât l'enfance d'Antonin.

- Raconte ! supplia-t-elle.

Mais Fantine s'esbignait¹, portant sur son cœur les roses de nacre.

Elle les mit d'abord dans une flûte en cristal au bord festonné de mauve... puis dans un flacon de porcelaine fleurie... Finalement, elle les lâcha dans une coupe de marbre qui eut contenu cent roses et les cœurs de nacre se hissèrent sur leurs tiges pour s'appuyer du menton au rebord du vase.

- C'était celui de ta mère. Un cadeau de mariage.

Avec précaution, elle posa le marbre au milieu de la table, près de la pile de bols dont le plus haut supportait un raide faisceau de couverts d'argent.

Déjà Amandille distribuait sur la nappe quatre assiettes blanches où elle poserait les bols.

¹ se sauvait.



Fantine en ajouta cinq en expliquant que les “vacanciers” arriveraient tôt, sans doute, et qu’être attendus par une table préparée permet d’augurer au mieux des vacances !

Antonin coupait de larges tartines à un gros pain de ménage.

La porte du fond s’ouvrit, qui donnait sur la cuisine.

Une vague de lumière, de chaleur, d’odeurs appétissantes, envahit la salle. Elle flottait autour d’un plateau de miels et de confitures, de beurre, de massepains justes sortis du four et de café, et nimbaït Vivette qui tendait à tous cette corne d’abondance.

- Bonjour ! lança celle-ci, sur deux notes vives aussitôt reprises par Fantine et Antonin :

- Vivette, Bonjour !

Amandille, quant à elle, s’était élancée. Elle saisissait le plateau, le déposait sur la table, embrassait l’adolescente, gardant ses mains dans les siennes et la faisant tourner.

Vivette était tout sourire :

- Merci pour cette surprise ! Mon ensemble est magnifique : je l’ai mis tout de suite afin que vous en jugiez !

Elle pirouetta.

La jupe en tissu fleuri s’ouvrit, découvrant des jupons blancs qui virevoltaient autour de ses jambes.

- Tantille, vous cousez comme les fées !!

Mais c’était elle, la fée, Amandille le précisa : une nappe de coton, un simple torchon, un sac l’eurent aussi bien parée !

Vivette s’assit enfin, dégageant au creux d’un coude un volant de manche qui restait pincé, et elle prit son bol.

Ses longs cheveux blonds lui tombaient sur les épaules.

Son sourire donnait faim.

Alors, ils attaquèrent en chœur les larges tranches de pain que Fantine avait beurrées.

Fantine restait sa propre tartine en suspens au bord des lèvres.

Elle contemplait gravement son premier bonheur du jour : les avoir tous trois près d’elle autour d’un café brûlant et de la table ancestrale, si lourde qu’il fallait quatre hommes pour la déplacer.

L’horloge sonna huit coups et les répéta.



Les bûches flambaient dans la haute cheminée.

Le soleil heurtait de biais le linteau de la fenêtre.

Chaque chose se trouvait à sa place exacte, en harmonie avec l'heure.

Alors, elle attaqua sa tartine.

- D'où viennent-ils, cette fois ? s'enquit Antonin. Des vacanciers de novembre, ça n'arrive pas souvent.

- Ils nous arrivent du Nord. Ils ont besoin de soleil. Ils ont trois enfants très jeunes.

Fantine n'en dit pas plus. Ces vacanciers-là, même hors saison, seraient comme les autres. Ils habiteraient le Pavillon Blanc, à dix mètres de la Bastelle, ils courraient les près et les bois, on ne les verrait qu'à la nuit tombée pour des moments agréables.

Car, Chaque famille venue en vacances était attendue avec sympathie. C'était invariablement un parfum d'ailleurs et un échange de sentiments : personne ici ne savait pratiquer l'indifférence !

- Ceux-ci aimeraient avoir le repas du soir, ajouta cependant Fantine. La maman est fragile, elle a besoin d'être aidée. J'ai accepté. Elle écrit si gentiment. Et Vivette se charge de leur porter leurs repas et de les aider un moment pour le coucher des enfants.

- Sait-on l'heure à laquelle ils arrivent ?

- Dans la matinée. Ils ne pouvaient pas préciser. Ils viennent avec leur voiture.

Amandille souriait. Elle aimait déjà ces vacanciers de l'automne qui profiteraient des grands feux de cheminée.

Fantine les aimait aussi comme tout ce qui venait être heureux à la Bastelle. De plus, leur présence en novembre retarderait un peu la solitude hivernale et l'écourterait : ils avaient envisagé de passer là les fêtes de fin d'année.

Et, sans plus attendre, elle espérait déjà trois enfants, forcément espiègles et affamés de tartines, à qui elle pourrait offrir un vrai Noël de Provence !



II

La Bastelle était massive, pourtant ajourée par de nombreuses fenêtres qui semblaient avoir été ouvertes au petit bonheur la chance.

À gauche, comme en figure de proue, un cyprès immense.

À droite, tout au bout des bâtiments, une tour étroite abritant un escalier était terminée par un pigeonier orné de faïences bleues.

La porte d'entrée principale s'ouvrait au pied de la tour mais une autre, vitrée, qui donnait sur la terrasse, était davantage utilisée.

Cette terrasse, côté Est, était prolongée par un perron large, plongeant vers une esplanade en surplomb sur le jardin.

Deux vases d'Anduze, gardés de lions de pierre, auraient donné à l'entrée un air glorieux, si une façade sans aucune fioriture n'avait imposé un côté rustique. La Bastelle était donc un simple mas provençal avec ses micocouliers, ses romarins, ses souvenirs de cigales et ses pierres ocrées qu'exaltait le vert éteint des oliviers centenaires.

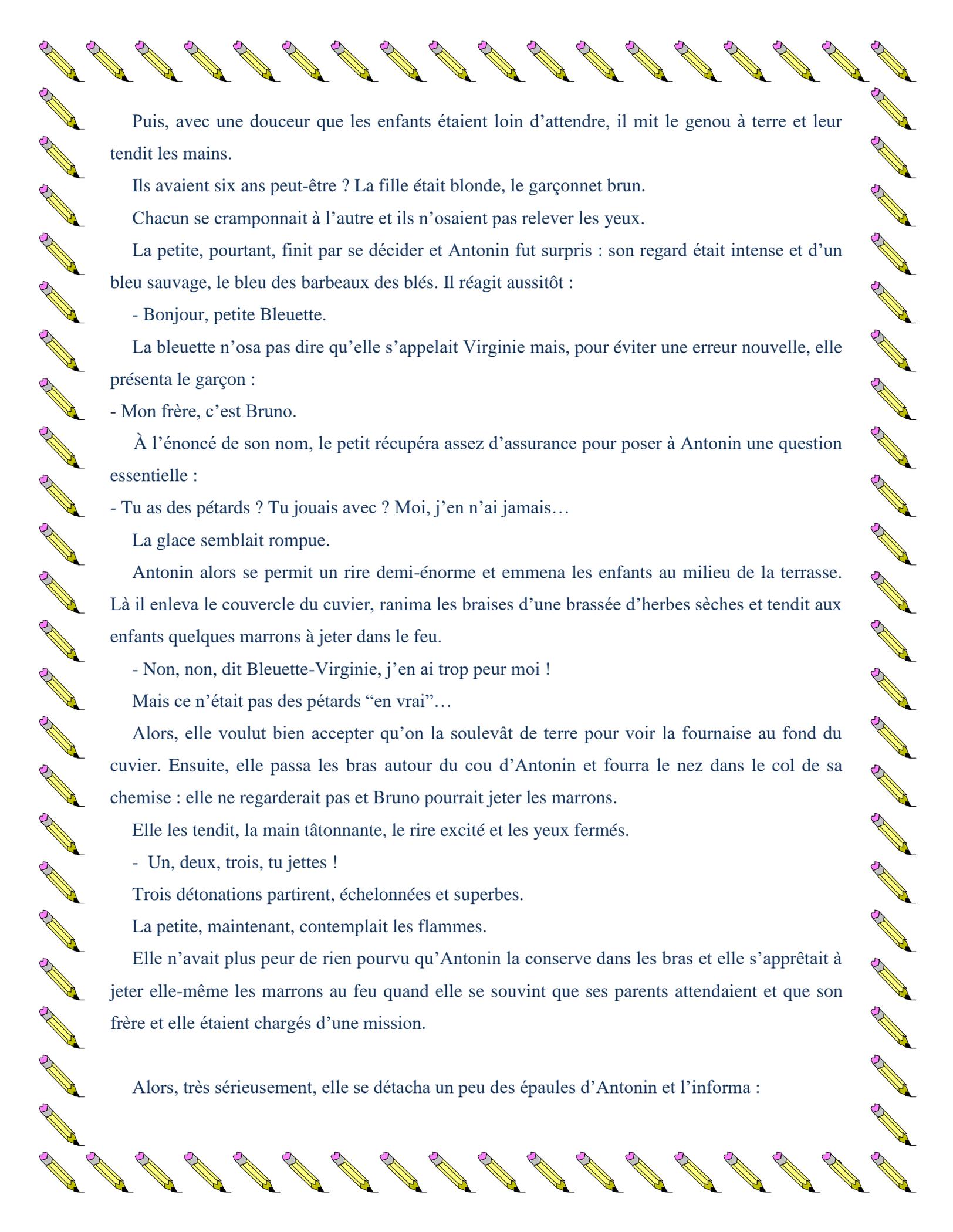
Antonin, sur la terrasse, balayait les feuilles mortes qu'il incinérât sur l'heure dans un grand cuvier percé comme une passoire.

Les marrons, mêlés par inadvertance aux jonchées de balayures, éclataient parfois comme des pétards, projetant des braises rouges dans les fumées noires.

Et Antonin s'affairait à grandes pelletées joyeuses quand il vit, sur l'esplanade, deux petits enfants se tirant l'un l'autre, l'un blond, l'autre brun, l'air effarouché, prêts à reculer.

Antonin allait partir de son rire énorme quand il s'avisait de l'effroi des deux enfants : sans doute que, cerné par les fumées et les flammes, le trident au poing et la trogne mâchurée, il faisait penser à un diable des enfers !

Il posa ses instruments, couvrit le cuvier de son cercle percé et descendit le perron, s'essuyant les doigts à un grand torchon accroché à sa ceinture.



Puis, avec une douceur que les enfants étaient loin d'attendre, il mit le genou à terre et leur tendit les mains.

Ils avaient six ans peut-être ? La fille était blonde, le garçonnet brun.

Chacun se cramponnait à l'autre et ils n'osaient pas relever les yeux.

La petite, pourtant, finit par se décider et Antonin fut surpris : son regard était intense et d'un bleu sauvage, le bleu des barbeaux des blés. Il réagit aussitôt :

- Bonjour, petite Bleurette.

La bleurette n'osa pas dire qu'elle s'appelait Virginie mais, pour éviter une erreur nouvelle, elle présenta le garçon :

- Mon frère, c'est Bruno.

À l'énoncé de son nom, le petit récupéra assez d'assurance pour poser à Antonin une question essentielle :

- Tu as des pétards ? Tu jouais avec ? Moi, j'en n'ai jamais...

La glace semblait rompue.

Antonin alors se permit un rire demi-énorme et emmena les enfants au milieu de la terrasse. Là il enleva le couvercle du cuvier, ranima les braises d'une brassée d'herbes sèches et tendit aux enfants quelques marrons à jeter dans le feu.

- Non, non, dit Bleurette-Virginie, j'en ai trop peur moi !

Mais ce n'était pas des pétards "en vrai"...

Alors, elle voulut bien accepter qu'on la soulevât de terre pour voir la fournaise au fond du cuvier. Ensuite, elle passa les bras autour du cou d'Antonin et fourra le nez dans le col de sa chemise : elle ne regarderait pas et Bruno pourrait jeter les marrons.

Elle les tendit, la main tâtonnante, le rire excité et les yeux fermés.

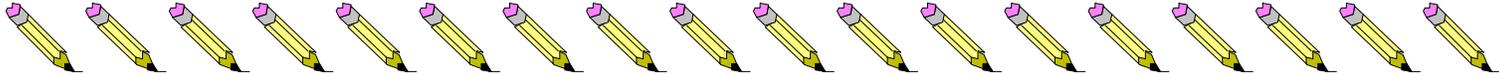
- Un, deux, trois, tu jettes !

Trois détonations partirent, échelonnées et superbes.

La petite, maintenant, contemplait les flammes.

Elle n'avait plus peur de rien pourvu qu'Antonin la conserve dans les bras et elle s'appêtait à jeter elle-même les marrons au feu quand elle se souvint que ses parents attendaient et que son frère et elle étaient chargés d'une mission.

Alors, très sérieusement, elle se détacha un peu des épaules d'Antonin et l'informa :



- On est arrivé. Maman est malade. Papa nous envoie demander la clé.

- Et il faut que quelqu'un vienne nous expliquer la maison, ajouta Bruno.

Déjà Fantine courait, elle tenait la clé. Voyant les enfants, elle avait compris.

Elle ramassa au passage dans les flaques de l'allée un petit paquet qui filait à quatre pattes vers une flaque plus grande.

- Où vas-tu, Pervenche ?! demanda-t-elle aux yeux levés miroitant dans un visage maculé de boue.

La petite montra l'allée. Elle courait derrière ses frères... et à quatre pattes pour être plus sûre de ne pas tomber.

Avait-elle deux ans ?

Fantine la ramena, gigotante et contrariée, près de ses parents qui attendaient... quoi ? Du secours peut-être ? La maman était livide, le père cherchait quelque chose ? L'un et l'autre semblaient épuisés.

- Ça va aller ! dit Fantine qui estima tout de suite que c'était la première chose à promettre à ces deux-là. Vivette va vous aider à vous installer, mais rien ne presse, bien sûr. Reposez-vous un moment après le voyage et soyez tranquilles, je m'occupe des enfants.

Et elle conseilla, un peu maternelle :

- Vous êtes en vacances. Prenez un peu le temps d'être. Ici, c'est facile. Nous avons prévu de vous aider aujourd'hui.

Aux mots de Fantine, la jeune femme réagit de manière inattendue : elle fondit en larmes.

Le temps d'être, c'était cela que depuis quatre ou cinq ans elle cherchait en vain et qu'elle espérait un peu de ces vacances d'automne, les premières prises depuis bien longtemps.

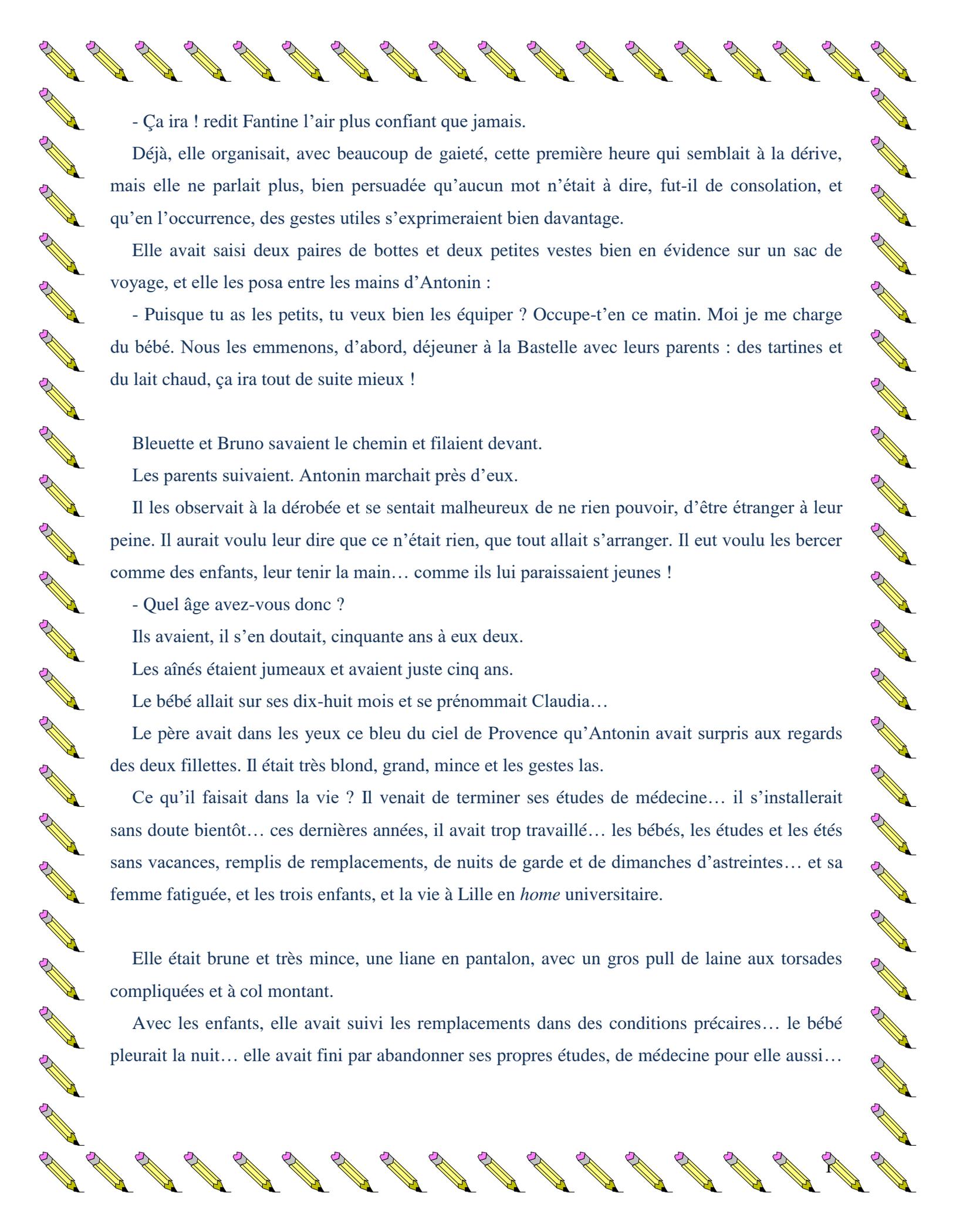
Et voici qu'ici, une femme qui ne la connaissait pas, l'accueillait d'emblée avec cette pensée-là...

Elle ne pouvait pas retenir des larmes qu'elle essayait de contrer par de malheureux sourires, elle se sentait pitoyable et eut voulu s'excuser.

- Quand j'aurai un peu dormi... finit-elle par avancer comme une promesse...

Cependant le déluge redoubla quand elle aperçut sa fille sur les épaules d'Antonin, Bruno galopant devant et qu'elle entendit leurs rires complices. Cette femme d'abord... et puis cet homme maintenant qui offraient une joie simple, comme ça, d'emblée...





- Ça ira ! reedit Fantine l'air plus confiant que jamais.

Déjà, elle organisait, avec beaucoup de gaieté, cette première heure qui semblait à la dérive, mais elle ne parlait plus, bien persuadée qu'aucun mot n'était à dire, fut-il de consolation, et qu'en l'occurrence, des gestes utiles s'exprimeraient bien davantage.

Elle avait saisi deux paires de bottes et deux petites vestes bien en évidence sur un sac de voyage, et elle les posa entre les mains d'Antonin :

- Puisque tu as les petits, tu veux bien les équiper ? Occupe-t'en ce matin. Moi je me charge du bébé. Nous les emmenons, d'abord, déjeuner à la Bastelle avec leurs parents : des tartines et du lait chaud, ça ira tout de suite mieux !

Bleuette et Bruno savaient le chemin et filaient devant.

Les parents suivaient. Antonin marchait près d'eux.

Il les observait à la dérobée et se sentait malheureux de ne rien pouvoir, d'être étranger à leur peine. Il aurait voulu leur dire que ce n'était rien, que tout allait s'arranger. Il eut voulu les bercer comme des enfants, leur tenir la main... comme ils lui paraissaient jeunes !

- Quel âge avez-vous donc ?

Ils avaient, il s'en doutait, cinquante ans à eux deux.

Les aînés étaient jumeaux et avaient juste cinq ans.

Le bébé allait sur ses dix-huit mois et se prénomma Claudia...

Le père avait dans les yeux ce bleu du ciel de Provence qu'Antonin avait surpris aux regards des deux fillettes. Il était très blond, grand, mince et les gestes las.

Ce qu'il faisait dans la vie ? Il venait de terminer ses études de médecine... il s'installerait sans doute bientôt... ces dernières années, il avait trop travaillé... les bébés, les études et les étés sans vacances, remplis de remplacements, de nuits de garde et de dimanches d'astreintes... et sa femme fatiguée, et les trois enfants, et la vie à Lille en *home* universitaire.

Elle était brune et très mince, une liane en pantalon, avec un gros pull de laine aux torsades compliquées et à col montant.

Avec les enfants, elle avait suivi les remplacements dans des conditions précaires... le bébé pleurait la nuit... elle avait fini par abandonner ses propres études, de médecine pour elle aussi...



N'empêche, elle était à bout de souffle... jamais personne pour lui prendre les enfants une semaine... les jumeaux, ce fut dur...

- Vos parents, dit Antonin, ne les gardent pas parfois en vacances ?

Elle avait levé un bras évasif... ses études abandonnées, les enfants trop tôt, ils n'approuvaient pas. D'ailleurs ils habitaient un peu loin... ils avaient leur vie à vivre et... ils la vivaient.

“Qu'ils sont seuls !” se répétait Antonin comme une litanie.

“ Qu'ils sont jeunes et qu'ils sont seuls.”

Et pour se reconforter lui-même, soudain il pensa qu'ils avaient bien fait de venir à la Bastelle.

- Comment avez-vous choisi notre location ?

Parmi toutes les adresses, avoua la jeune mère, la Bastelle était un nom rassurant... féminin... comme maternel.

Un nom maternel... Antonin se tut, en proie à des souvenirs que le mot lui ramenait, et il regarda, furtif, les yeux de Fantine qui le surveillaient aussi.

Maintenant, ils assistaient au repas des arrivants, dans la grande salle que le soleil inondait.

Le bébé était perché sur la chaise haute et touillait au fond d'un bol, riant des éclaboussures.

Antonin s'était assis devant la grande cheminée.

Fantine vint le rejoindre :

- À quoi penses-tu, mon frère ?

Comme toi sans doute... tu as entendu, la Bastelle est maternelle, cette jeune femme l'a senti de loin, et ça me fait quelque chose...

Et ils dérivèrent, muets et unis, jusqu'à ce printemps de mil neuf cent seize où la maison des Bastel avait mérité son nom, la Bastelle aux deux Maries, entre les mains de deux femmes.

C'était une histoire de guerre, celle de 14 qui tuait beaucoup et laissait dans les campagnes un grand nombre d'orphelins et de veuves noires.

Un matin, le garde, le crêpe au képi, avait pénétré dans la maison des Bastel.

La mère, Marie Bastel, balançait son nouveau-né. C'était Antonin.

- Garde, avait-elle gémi, assaillie de peur, non, vous ne venez pas dire...

Pourtant si, il venait dire que le mari était mort, là-haut à Verdun... celui d'ici... celui de cette Marie...



Un de plus ? Le sien ? Elle l'avait fait répéter trois ou quatre fois. Et puis elle avait serré l'enfant contre sa poitrine.

Déjà qu'elle avait tout juste du lait... qu'elle se détruisait aux travaux des terres... qu'elle était à bout d'attente et d'angoisse... déjà qu'elle ne pouvait plus pleurer... Elle pleurait pourtant, sans forces, sans cris – un suintement de misère épuisée – et balançait Antonin, qui l'estomac vide, braillait de tout son courage.

- Il y a un autre mort, avait ajouté le garde : le père de la petite Fantine qui, à peu de chose près, a l'âge de votre Antonin. La femme se trouve seule. Elle n'a aucune ressource, pas de famille... elle n'est pas d'ici. Verdun, aujourd'hui, aura frappé deux fois dans notre commune.

Et il avait ajouté :

- Que sera demain ?

Mais demain existait-il, en cette minute, pour une femme effondrée, à la brisure de sa vie ?

Antonin braillait toujours et, non loin de là, un autre bébé braillait peut-être aussi dans les bras d'une mère qui, comme elle, ne savait pas à quoi se rattacheraient, au-delà de la cassure, tous les demains à venir.

- Qu'elles viennent ici ! avait dit Marie Bastel. Nous avons même malheur... que nous le vivions ensemble. La maison est grande et désormais j'y suis seule... qu'elles viennent ici, on ne sera pas trop de deux, et la guerre l'a décidé.

La femme était venue, Fantine dans les bras avec trois fois rien dans un baluchon passé à l'épaule, mais du courage à revendre, tout au fond du désespoir, à offrir à la demeure qui s'ouvrait comme un refuge, pour elle et sa petite.

Les deux mères avaient posé les deux nouveau-nés dans la balancelle.

Et puis, embrassées, elles avaient pleuré jusqu'à ce que les bébés les rappellent à l'ordre, affamés, relayant leurs cris puis les ajoutant.

Alors, elles s'étaient assises sur le même banc, face à la haute cheminée et elles avaient donné le sein tout en ranimant ensemble les braises de l'âtre.

Antonin avait fini le lait laissé par Fantine et, pour une fois, s'était endormi repu.

On les avait recouchés, toujours dans la même balancelle.



Ils avaient tout partagé, le lait, la tendresse, les layettes et les couches, les risettes et les cris et jusqu'aux mamans qui prenaient toujours, sans faire de différence, l'un ou l'autre petit.

Même, ils avaient "croisé les pouces", comme de vrais jumeaux le font quelquefois, s'endormant mutuellement, le pouce de Fantine aux lèvres d'Antonin, celui d'Antonin aux lèvres de Fantine.

Les mères s'appelaient toutes deux Marie.

Pour qu'on les distingue elles avaient pensé joindre à leurs prénoms celui de leur homme, mais Marie-Léon et Marie-François n'avaient pu se dire.

Et ç'avait été les noms des petits qui étaient venus s'ajouter tout naturellement.

Alors la maison Bastel, gérée par Marie-Fantine et Marie-Antonin, était devenue, elle-même, la Bastelle aux deux Marie. Puis La Bastelle tout court, celle où deux enfants grandissaient sans père, mais avec deux mères accordées et simples qui en faisaient un cocon de chaleur et de tendresse, si également offert à leurs deux petits que chacun disait Maman à une Marie comme à l'autre.

Fantine en conserverait toujours la mémoire, elle qui n'avait jamais quitté la maison, s'appliquant à la garder, ses deux mères mortes, telles qu'elles l'avaient faite, simplement humaine. Et la jeune Maman du Nord qui l'avait choisie avait eu raison de le deviner.

Son déjeuner achevé, elle sourit à Fantine...

Non seulement ici elle se sentait accueillie avec une gentillesse qui dépassait de beaucoup ce qu'elle avait espéré, mais surtout – et c'était inexplicable – brusquement elle se sentait protégée. Et les larmes de tout à l'heure lui apparaissaient lointaines, repoussées comme annulées, juste une libération, une mue peut-être ? Soudain elle en était sûre, ici, ils allaient renaître.

Elle se laissa un moment bercer par cette espérance puis se tournant vers Fantine :

- J'aimerai cette maison. Nous allons nous reposer. Nous en partirons autres... que c'est bon d'être venus...

Alors Fantine vint à elle et l'embrassa. Elle recevait un cadeau. Aimer sa Bastelle c'était tellement plus que l'aimer elle-même. C'était reconnaître quelque chose qui venait de loin et qui était sa raison d'être.



III

Elle s'était sentie tellement protégée, qu'à peine les sacs défaits, la jeune femme s'endormit tout habillée sur le lit, sans résister au sommeil, et comme étonnée de ce bon droit à dormir qui lui était octroyé.

Vivette rabattit sur elle la couette de plumes, tira les rideaux qui rendirent la pénombre bleue, puis elle conseilla au père de se reposer aussi, en toute simplicité et sans s'inquiéter, comme le faisait sa femme.

- Mais, fit observer le père... nous... vous laissons les enfants.

Vivette sourit et essaya d'expliquer :

- Vous ne savez pas encore ce qu'est La Bastelle. Les enfants ? Ils s'en chargent avec joie, aujourd'hui et demain si c'est nécessaire... jusqu'à ce que vous vous puissiez profiter vraiment de vos vacances.

Elle sourit à nouveau. Comment pouvait-il savoir que cette Bastelle avait une vocation d'accueil ? Que Fantine s'y consacrait ? Qu'il n'y avait rien à comprendre... qu'il fallait juste le vivre, entrer dans le jeu.

- C'est comme ça, chez nous ! dit finalement Vivette, incapable de trouver mieux.

Et elle avait dit "chez nous" avec une fierté tendre.

Que ce soit "comme ça", dans cette maison, elle en savait quelque chose, Vivette Derini, abandonnée en naissant, par une mère enfant à une grand-mère du village qui perdait la tête, toujours poursuivant par monts et par vaux les morts de sa vie.

Ses morts, trop présents, demeurant insaisissables, elle oubliait de rentrer...

Comment l'aurait-elle pu ? Ils l'appelaient de si loin, de plus loin encore, toujours plus loin et d'une voix toujours plus forte... bien plus forte que celle d'un nouveau-né oublié dans un berceau.

La vieille grand-mère, douce et inoffensive, délirait en permanence. À l'arrivée du bébé, le village s'était ému. On avait parlé d'orphelinat pour l'enfant, d'asile pour l'aïeule, la mère étant partie en catimini sans laisser d'adresse.



- Non non, avait dit Fantine. Pas d'assistance publique. J'élèverai la petite et l'aïeule aura, toujours, au moins du pain sur sa table.

Elle avait récupéré la vieille mémée dans une clairière, l'avait ramenée chez elle pour lui faire tout de suite ses propositions.

- Nous sommes d'accord Grand-mère ? La petite demeure vôtre mais je me charge de tout. Je vous l'élèverai bien. J'en prends l'engagement devant le village. Vous me la confiez ?

- D'accord et merci ! avait dit la vieille femme pressée de partir, ses voix l'appelant toujours.

Et, sans un regard, elle avait laissé l'enfant, les papiers qu'elle détenait, le berceau et quatre couches.

Mais avant de repartir, elle avait remis trois croix à Fantine :

sa propre croix de baptême,

celle de 14-18 de son feu mari,

celle de 40 de son fils unique porté disparu.

Vivette ne s'attarda pas à ses souvenirs.

Elle se présenta, ne disant que l'essentiel :

- Je suis née ailleurs mais je suis de la Bastelle. Fantine m'a élevée. À l'âge des études je n'ai pu quitter cette maison ni elle. Avec l'aide d'Antonin, je prépare mon Bac par correspondance. J'ai eu mon brevet, il y a deux ans. Je suis en première, tout va bien pour moi... Après je ferai des études d'infirmière. Je m'éloignerai mais je reviendrai. Je veux faire ici un centre pour enfants et tout le monde est d'accord.

Les gens d'ici m'appellent Vivette de la Bastelle et j'en suis heureuse. Je me suis enracinée. Mon passé commence dans cette maison.

Le jeune père écoutait, ému de la confiance.

Merci de me raconter... Moi, je suis Paul Avenant. Ma femme est Fanny. J'ai terminé mes études. Les siennes sont interrompues. Peut-être les reprendra-t-elle ? Peut-être m'installerai-je dans une campagne ? Peut-être irai-je travailler dans un hôpital ? Nous sommes à une croisée de route avec des questions urgentes et emmêlées. Nous sommes si fatigués que nous devons faire halte : pour y voir clair d'abord, ensuite pour avoir les forces de poursuivre.

Il fallait qu'ils se reprennent, oui. Peut-être qu'ils se réaccordent ?

Mais Paul laissa ses soucis et revint à l'immédiat :



- Vous ne pensez pas que je devrais aller chercher les enfants ?

Depuis qu'ils étaient nés, jamais personne ne s'était chargé spontanément des trois. Il y avait bien les crèches, les écoles maternelles mais...

- C'est la première fois qu'on nous invite ! Ça me laisse bizarre... vacant d'une façon bizarre. Je n'arrive pas à me sentir libéré.

- Alors, allons les voir pour vous rassurer ! Mais je sais que tout va bien. Fantine ne se pose pas de question, je vous jure ! Pour elle, c'est simple et vrai. Peut-être est-ce difficile à comprendre ?

Tout était simple, en effet.

Fantine faisait une tarte aux pommes.

Elle gérait le jour comme il lui venait et préparait une tarte puisqu'il y aurait un goûter.

Elle informa Paul que Bleuette et Bruno avaient joué... à jouer... avaient couru pour courir, sans rien combiner ni organiser, vifs comme des poulains lâchés. Ils avaient escaladé le dos d'Antonin qui repiquait des salades et, le visage tendu, avaient bu le vent, gobé le soleil, posant cent questions sans attendre de réponses parce que l'urgence c'était bien de se vautrer dans l'air des vacances comme le font les chiens fous dans les herbes hautes.

À midi, les deux petits, éblouis et épuisés, s'étaient endormis au-dessus de leurs assiettes. Leurs têtes dodelinaient. Fantine les avait couchés sur le canapé. Et puis, elle avait rangé les assiettes pleines : ils goûteraient mieux, elle était sans inquiétude.

Quant au bébé, elle dormait sur la méridienne avec un ours de Vivette, bien blottie dans un grand châte.

À seize heures, tout le monde reposait encore, les enfants à la Bastelle, la mère au Pavillon Blanc.

Le père avait contemplé les trois petits endormis, avait murmuré merci et était allé rejoindre Fanny.

Celle-ci s'éveilla :

- Mais... quelle heure est-il ? Où sont les enfants ?

- Ils ont joué et mangé, ils dorment. Si tu les voyais...

Ils revinrent à la Bastelle pour les prendre à leur réveil.



La tarte embaumait.

Fantine regroupait les bûches dans l'âtre.

Amandille tenait la main de Bleuette, toujours endormie.

- Savez-vous, dit-elle, que cette Petite Fleur m'adopte comme Grand-mère ? Sa demande m'a surprise et j'en reste tout émue.

Amandille avait toujours des éclats de rêve au fond des prunelles, si bien qu'on ne savait jamais comment prendre ses paroles.

Fanny eut un bref sourire qui ne savait que penser.

- Voyons, c'est sérieux ! dit Amandille sans rire mais avec gaîté. Les meilleures décisions se prennent toujours très vite. Aussi avons-nous topé sans prendre l'avis de quiconque ! D'aussi bien, c'est une affaire entre nous, un accord privé !

Mais Bruno ouvrit un œil et précisa vivement que pour lui également...

- Bien sûr, petit Prince ! Toi aussi, bien sûr.

Et elle l'embrassa à la base de ses cheveux.

Les mots d'Amandille, la confiance de Bruno, tout cela semblait un peu... féérique.

En tout cas c'était trop neuf, trop inattendu. Au premier abord, Amandille paraissait à peine crédible – une charmante personne qui rêvait un peu ? – Paul et Fanny souriaient, gentiment polis, de bonne volonté mais perplexes, réservés, un peu incrédules.

C'est alors qu'entra Vivette, les bras encombrés d'asters et d'un grand panier de pommes qu'elle tenait devant elle.

Elle remarqua tout de suite les airs presque embarrassés de Paul et Fanny, et leurs yeux remplis de questions déconcertées.

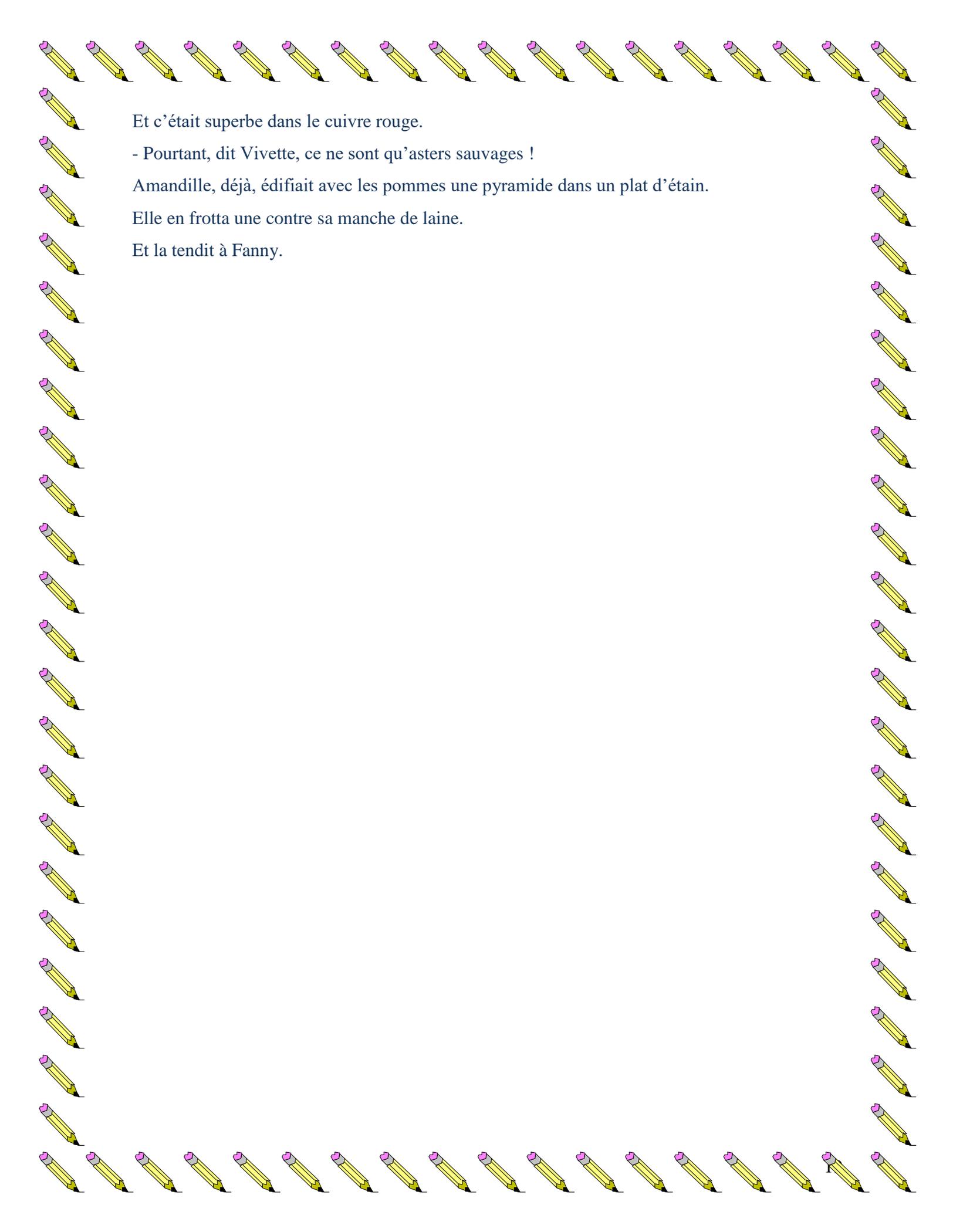
Elle y répondit d'un rire léger en embrassant Amandille :

- Il y a longtemps que je grandis de CELA... que je suis émerveillée. Et tellement rassurée... si convaincue de ma chance. Est-ce si... ardu de croire en ce qui est simple !

Elle posa les pommes sur une desserte et mit les asters dans un chaudron de cuivre.

Et Amandille arrangea le rayonnement des branches, déplaçant les tiges avec tant de vivacité que la gerbe n'était plus qu'une masse indécise, mouvante et ailée.

Enfin, le bouquet réglé, elle recula pour le contempler et demeura éblouie : des milliers d'étoiles mauves s'étaient doucement posées sur les rameaux immobiles.



Et c'était superbe dans le cuivre rouge.

- Pourtant, dit Vivette, ce ne sont qu'asters sauvages !

Amandille, déjà, édifiait avec les pommes une pyramide dans un plat d'étain.

Elle en frotta une contre sa manche de laine.

Et la tendit à Fanny.



IV

Ce n'étaient qu'asters sauvages...

Ce n'était encore que pommes rouges de plein vent, bouquets de feuillages, mots de tous les jours échangés en se croisant.

Ce n'étaient, le soir, que flambées dans l'âtre autour de gaufres brûlantes, de poèmes occitans et de vieilles musiques que la flûte d'Amandille évoquait parfois.

Ce n'était, souvent, que silences chauds, les trois petits s'endormant aux bras des uns ou des autres après des berceuses fredonnées à plusieurs voix, ce n'étaient jamais des choses extraordinaires.

Et pourtant, Paul et Fanny vivaient un incroyable bien-être, de moins en moins étonnés et de plus en plus conquis.

Le temps semblait suspendu...

Il n'était plus nécessaire de s'affoler pour demain, car l'urgence était de profiter des vacances, de s'y retremper, pour repartir mieux.

On se reposait. On croyait perdre son temps. Mais était-ce le perdre que de savourer l'heure et s'y sentir bien au milieu des autres ? Paul et Fanny se laissaient porter par tous ceux de la Bastelle où chacun avait le même pouvoir de joie.

Bleurette, la seule, vivait une préférence.

Pour elle, le bonheur c'était Amandille.

Amandille l'enchantait de contes et d'images, de petits mots tendres et de gestes doux. De plus, elle devinait tout : pas le temps de désirer, on était comblés sans cesse.

Elle l'emmenait, parfois, dans son atelier rempli de merveilles.

C'étaient des tissus, des rubans, des fils de laine, des soies, du bois, de la glaise, des bijoux de perles et des rames de papier. Et sous les doigts d'Amandille, naissaient des foulards, des vêtements colorés, des bagues et des bracelets, des statues et des tableaux, mille choses imprévues.

Bleurette adorait une étagère aux santons et un grand album qui l'accompagnait.



C'était Amandille qui avait écrit l'histoire de cet album.

Puis elle l'avait illustré.

Ensuite, elle en avait modelé les personnages.

Enfin, elle les avait habillés. Bleuette les regroupait d'une façon ou d'une autre et ils l'emportaient dans des aventures qui variaient à l'infini... drôles, tendres, douces, sans cesse recommencées.

Mais ce que Bleuette préférait par-dessus tout c'était la promenade au bord de l'étang à l'heure où le soleil disparaissait entre les collines. Alors, un instant, il pose sur l'eau un long rayon d'or comme un chemin de lumière, et puis tout s'éteint.

Amandille s'asseyait sur un banc de pierre, Bleuette sur les genoux, et elles attendaient la minute où le jour bascule.

Amandille confiait que, depuis sa venue à la Bastelle, elle était là chaque soir car l'étang lui rappelait un lac du passé et elle l'évoquait seule, sans rien dire.

Mais, depuis Bleuette, elle contait tout haut les choses tues jusqu'ici et c'était très doux d'avoir, avec soi, une petite fille à qui l'on pouvait transmettre ses menus secrets d'enfance.

Et Bleuette connaissait ainsi Amandille-enfant mieux que tout le monde car, avant Bleuette, personne n'était venu écouter les souvenirs d'Amandille à l'heure du rayon d'or.

Et cette complicité les enchantait l'une et l'autre.

- Maman, disait Bleuette, le soir avant de s'endormir, à l'heure où il faut conter ou être conté... Maman, quand Mamille était petite...

- Tu l'appelles Mamille ? Elle te l'a permis ?

- Je lui ai pas demandé mais elle est d'accord : je l'ai prise pour grand-mère !

- C'est vrai ! approuvait Fanny. Alors, quand Mamille était petite ?

- Elle habitait un château. Tout noir... avec un grand lac. Tout noir. Au bout, c'était la montagne noire... Mamille était toujours triste et elle regardait le soleil sur le grand lac. Sa Nannie lui avait dit...

- Sa Nannie ?



- C'était quelqu'un qu'elle aimait. Elle n'aimait personne d'autre... ses parents n'étaient jamais avec elle et, quand ils venaient, ils se disputaient et ne la regardaient pas. Elle leur disait vous... Vous à tout le monde... mais pas à Nannie... sa Nannie lui avait dit que le rayon d'or...

- Le... rayon d'or ?

- Mais viens voir l'étang, Maman ! Le soir, le soleil dessine un long chemin d'or. Il traverse l'eau puis toute la terre. Après, il arrive au ciel... sa Nannie disait que les gens gentils s'en allaient un jour sur le rayon d'or... Ils étaient partis, bien sûr, mais ils restaient quand même dans le cœur de ceux qui les aimaient. Ils s'y blottissaient et aidaient à vivre.

- Et les gens méchants ne s'en allaient pas sur le rayon d'or ?

- Non, ils étaient morts, c'est tout. Et c'était tant pis pour eux.

Mais Nannie était gentille et, un jour, quand elle a été très vieille, elle s'en est allée sur le rayon d'or. Mamille a pleuré, pleuré... mais Nannie la consolait du fond de son cœur. Elle lui parlait doucement, elle lui disait je t'aime... seule Mamille l'entendait... et elle lui parlait aussi.

- Et après Nannie ? Qui donc a aimé Mamille ?

- Personne. Juste Nannie dans le cœur. Puis, un jour, elle a trouvé Antonin mais elle était grande.

- C'est une très belle histoire ! répétait Fanny rêveuse.

- Mais c'est pas un conte, précisait Bleuette sans y manquer chaque fois, tout est arrivé. Il y a des petits secrets qu'elle n'a dits qu'à moi.

- Tu l'appelles Mamille, elle t'appelle comment ?

- Ma petite fleur... quelquefois ma Fée, quelquefois ma Reine. Quand on s'en ira, on reviendra, n'est-ce pas ? Dès que je saurai écrire, je lui écrirai. Je lui téléphonerai.

- Mais bien sûr, disait Fanny, dors vite, ma douce.

- C'était une VRAIE Mamille, poursuivait Bleuette, en insistant sur le vrai. Elle n'est à personne, alors c'est la mienne. J'en ai une comme Clara, comme Pascaline qui sont dans ma classe. Je l'aime beaucoup.

- Dors ma petite chérie.

Fanny contemplait sa fille endormie. Rêvait-elle à Amandille-Mamille qui, l'écoutant, lui parlant, créait avec elle un lien puissant et unique, plein de privilèges ?



Elle pensait à Amandille qui aimait aussi Bleuette. À ce bonheur d'être ensemble qu'elle venait de découvrir.

Et Fanny disait à Paul :

- Le jour de notre départ, il y aura des larmes. Nos enfants sont affamés de grands-mères, de grands-parents.

- Est-ce un conte, demanda Paul, le château d'enfance ?

- Mais non, dit Fanny. Je l'ai appris hier, Amandille est née en pleine forêt noire, dans un burg perché dominant un lac (son frère habite encore là)... Elle eut une enfance... noire... Elle a connu Antonin au cours d'un voyage. Ils ont vécu à Paris. Avec l'argent de sa dot et la vente des terres d'Antonin, ils avaient acheté une bijouterie... Il y a cinq ans, ils ont décidé de revenir habiter La Bastelle que Fantine faisait vivre.

- Et ils n'ont pas eu d'enfants ?

- Une petite fille, morte à la naissance. Amandille est fragile. Elle a eu, je crois, de gros ennuis de santé.

Paul et Fanny enfilèrent d'épais duffle-coats et s'en allèrent marcher un peu sous les arbres.

Ce soir, la lune était froide et pâle entre des stries de nuages qui parfois la balafrèrent. Fanny frissonna.

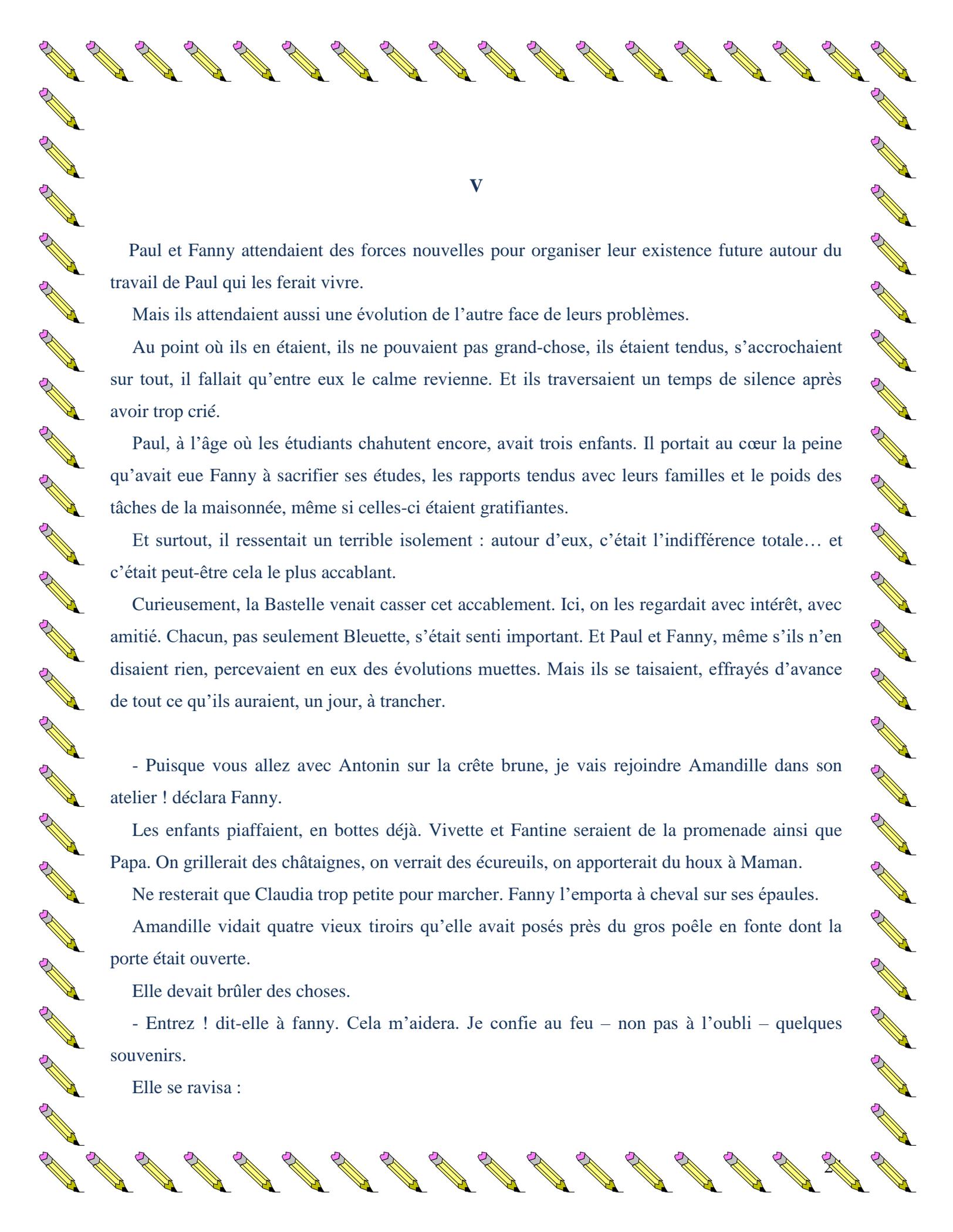
Ils rentrèrent vite au Pavillon Blanc.

Tout était tiède et tranquille.

Et ils décidèrent qu'ils reviendraient chaque année en vacances à la Bastelle.

Puis – mais aucun ne le dit à haute voix – ils pensèrent que, peut-être, ils pourraient, un jour, vivre et travailler dans cette région. C'était une idée à joindre à tant d'autres et à ne pas oublier. Peut-être était-ce la meilleure ?

Pourtant, ils n'en parlèrent pas et burent un peu de lait chaud. C'était les vacances. Ils avaient besoin de repos encore avant de reprendre tous les problèmes en cours.



V

Paul et Fanny attendaient des forces nouvelles pour organiser leur existence future autour du travail de Paul qui les ferait vivre.

Mais ils attendaient aussi une évolution de l'autre face de leurs problèmes.

Au point où ils en étaient, ils ne pouvaient pas grand-chose, ils étaient tendus, s'accrochaient sur tout, il fallait qu'entre eux le calme revienne. Et ils traversaient un temps de silence après avoir trop crié.

Paul, à l'âge où les étudiants chahutent encore, avait trois enfants. Il portait au cœur la peine qu'avait eue Fanny à sacrifier ses études, les rapports tendus avec leurs familles et le poids des tâches de la maisonnée, même si celles-ci étaient gratifiantes.

Et surtout, il ressentait un terrible isolement : autour d'eux, c'était l'indifférence totale... et c'était peut-être cela le plus accablant.

Curieusement, la Bastelle venait casser cet accablement. Ici, on les regardait avec intérêt, avec amitié. Chacun, pas seulement Bleuette, s'était senti important. Et Paul et Fanny, même s'ils n'en disaient rien, percevaient en eux des évolutions muettes. Mais ils se taisaient, effrayés d'avance de tout ce qu'ils auraient, un jour, à trancher.

- Puisque vous allez avec Antonin sur la crête brune, je vais rejoindre Amandille dans son atelier ! déclara Fanny.

Les enfants piaffaient, en bottes déjà. Vivette et Fantine seraient de la promenade ainsi que Papa. On grillerait des châtaignes, on verrait des écureuils, on apporterait du houx à Maman.

Ne resterait que Claudia trop petite pour marcher. Fanny l'emporta à cheval sur ses épaules.

Amandille vidait quatre vieux tiroirs qu'elle avait posés près du gros poêle en fonte dont la porte était ouverte.

Elle devait brûler des choses.

- Entrez ! dit-elle à fanny. Cela m'aidera. Je confie au feu – non pas à l'oubli – quelques souvenirs.

Elle se ravisa :



- À l'oubli aussi ! Qu'en feraient-ils, moi partie ? Aucune de ces photos ne mérite de place ici. Moi-même, j'arrive à ne plus les regarder. C'est un énorme progrès.

Amandille, sans les autres, paraissait un peu plus pâle et quelque peu différente... Le mot "partir" avait alerté Fanny.

- Il me semble, dit-elle, que vous détruisez de belles images... précieuses peut-être, puisque gardées jusqu'ici.

- C'est mon passé... d'autrefois. Il est à cent lieues de cette Provence... Ici, je n'ai ressenti qu'amour, qu'amitié dans la lumière. Et je viens de vivre cinq années magiques. C'est grâce à Fantine et à la Bastelle. Tout change sous leur regard. Antonin et moi, nous nous sommes trouvés avec certitude sans plus douter de nous-même. Ce n'était pas si facile... Je voudrais me rappeler juste ce temps de ma vie.

Fanny restait interdite devant ces confidences... abruptes et pourtant venues naturellement, comme si elles étaient prévues... Amandille le sentit.

- Pourquoi je "parle" aujourd'hui ? On ne sait jamais ni le temps ni l'heure où les mots viendront. Je vous devine, peut-être, pareilles en beaucoup de choses ? Vous êtes aussi la Maman de Bleuette... Je voudrais que vous sentiez ce que la Bastelle peut vous apporter. Et que vous sachiez qu'en fin d'existence, les souvenirs se transforment. Rien n'est aussi grave qu'on l'avait vécu.

- Merci, murmura Fanny, surprise et émue. Pour Bleuette vous êtes Mamille. C'est sans prix pour elle. C'est sans prix pour moi aussi, je voulais vous le dire.

- Hélas, souffla Amandille, grand-mère je ne pourrai l'être de longues années : J'ai un cœur qui m'interdit de... devenir vieille. La petite et moi, nous nous sommes apprivoisées sans que je le cherche.

Maintenant, je voudrais avoir du temps devant moi pour que ma tendresse reste inscrite en elle. Mais les médecins ne me laissent guère d'espoir. Un beau jour je partirai sans être très âgée et sans crier gare.

- Sur le rayon d'or et comme Nannie... termina Fanny.

Amandille retrouva la joie qui semblait l'avoir quittée.

- Comme je suis heureuse que Bleuette ait mis sa maman dans nos secrets ! J'en suis soulagée.



- Amandille, dit Fanny, avez-vous des... inquiétudes de santé ? Peut-être pourriez-vous en parler à Paul ?

Amandille fit celle qui n'entendait pas.

Elle prit Claudia dans ses bras, l'assit sur le canapé, lui abandonna une caisse de trésors remplie de cubes de bois et de poupées de chiffons.

Puis elle tendit à Fanny la photo qu'elle tenait.

Elle représentait Amandille enceinte, le ventre très rond, de longs cheveux noirs flottants dans le vent.

Mais ce cliché-là fut vite repris, mis eu feu et calciné – un instant ourlé de rouge, et puis juste l'ourlet rouge, les flammes ayant dévoré et troué le centre.

D'autres photos défilèrent, c'étaient et c'étaient des gens inconnus et des paysages sombres, feuillettement sans parole et qui tombait en cendres aussitôt que vu.

Puis ce fut l'arrêt sur une jeune femme blonde, en robe du soir.

- Ma mère était une actrice douée, lumineuse. Mais la gloire et surtout le château noir l'avaient rendue invivable. Ma naissance n'arrangea rien. Je ressemblais à mon père, j'étais brune comme lui, de peau et de cheveux, avec ses yeux verts, parfois trop pâles pour son visage.

Je fus accueillie par une crise de nerfs et par un refus... Comment avait-elle pu faire ce "terrible crapaud noir" ? Elle devint agressive. Mon père ne comprit pas. Plus elle s'écartait de lui et plus il s'acharnait à imposer sa présence. Un temps de séparation les eut peut-être rapprochés mais il était là, sublime et stupide, imparable, incontournable, organisant tout sans jamais lui permettre de reprendre souffle...

Un soir, c'était le couchant, ma mère monta dans sa barque blanche et elle rama vivement vers l'autre côté du lac. Il sauta très vite dans une autre embarcation. J'étais sur la berge, face au rayon d'or. Ils ramaient, ramaient, s'éloignaient, s'éloignaient au large, et la barque de mon père rejoignit la barque blanche. Elle refusa l'abordage. Je contemplais sans mot dire leurs affrontements de rames...

Et, la nuit tombée, l'enfant que j'étais a regardé longtemps les deux barques vides, coquilles de noix dansantes, qui, flottant d'elles-mêmes, allaient côte à côte.

- Mais enfin, disait Nannie le soir même, tu étais au bord du lac, tu as bien vu quelque chose ?



Elle n'avait rien vu. Pas plus cet instant que les instants précédents, que les années précédentes... Maintenant, elle se trouvait sans parents ? Que voulait dire Nannie ? Elle avait toujours été sans parents...

La belle photo fut jetée aussi dans le poêle noir.

Puis arriva celle d'un petit garçon très blond : mon frère, Hans-la-lumière.

(Pour ELLE, il était la lumière. Ne le touche pas ! disait-elle au crapaud noir.)

Hans et Amandille s'aimèrent donc en cachette.

Mais un jour, ELLE emmena Hans dans ses tournées. Elle le désirait sans cesse avec elle, le montrait partout.

Jusqu'au jour du lac.

Après, Hans ne voulut plus sortir du château noir. Il devint sauvage, ne parla plus à sa sœur. À l'heure actuelle, Amandille ne savait pas ce qu'il était devenu.

Et Hans-la-lumière brûla lui aussi.

Ne restait qu'une photo dans un cadre peint de gentianes bleues, la seule retrouvée sous verre.

Une grosse dame blonde, les cheveux torsadés autour d'un visage clair, souriait à un bébé qui lui caressait la joue.

Amandille mit la photo dans une enveloppe.

Et elle écrivit : Nannie.

Fanny demeurait, des larmes au bord des cils.

De grands remous de paroles lui serraient la gorge. Aucun ne pouvant sortir, elle embrassa la main d'Amandille et laissa sa joue contre la manche de laine. Enfin, elle put balbutier, car elle voulait la suite...

- Et votre vie à Paris ?

- Beaucoup de lumières, de spectacles, de voyages, Antonin charmant... mais en filigrane mon enfance noire.

Seule la Bastelle m'en aura guérie. Je veux dire Fantine m'en aura guérie. Au risque de me répéter, elle fut alors, plus que jamais, la Bastelle... Elle a effacé, aussi, les morsures de Paris...

Une s'appelait Macha. Elle était blonde et si belle. C'était un bijou entre les mains d'Antonin et le crapaud noir, plus noir que jamais, eut de hideuses larmes. Mais les bijoux lassent, et puis les



larmes dérangeant. Et Antonin avait dit, malheureux aussi : “Nous rentrons à la Bastelle. Là-bas, vous verrez, tout deviendra simple et tout sera vrai. Nous nous aimons, Amandille, et là-bas nous le saurons”... La suite, vous la connaissez : Antonin m’aime et je l’aime, non seulement nous le savons mais nous le vivons. Cinq années magiques.

Fanny conservait les doigts d’Amandille entre ses deux mains.

Elle s’entendit prononcer :

- Pour moi, Macha fut Mylène... quelques mois d’enfer et j’ai fait Claudia. Un enfant de plus. Comme pour sauver quelque chose. Pour m’affirmer quelque part. Cette grossesse, bien sûr, venait au pire moment et, depuis, une sorte de silence se glisse entre Paul et moi, autour de Mylène, de la naissance de Claudia, de mes études rompues, de la colère de mes parents, du tout et rien, des choses de notre vie... Pourtant Mylène c’est fini, j’en suis bien d’accord... Cependant nous aurons lourd à résoudre quand nous “parlerons”.

Amandille prit dans ses mains le visage de Fanny, écartant du doigt les larmes qui affleuraient, se perdaient, recommençaient.

Puis, elle embrassa leurs traces luisantes.

- Je voudrais qu’ici vous ne vous sentiez pas seule. J’aime vos enfants. J’aime Paul et je vous aime... Avez-vous à Lille des attaches importantes ? Dans cette région, un jeune médecin pourrait se faire une place.

- Aucune attache sérieuse. Aucune aide non plus. Nous nous sommes débrouillés sans recevoir de quiconque le moindre secours. J’ai Paul et j’ai trois enfants. Où que nous allions nous y serons seuls.

Amandille berçait toujours les pleurs de Fanny.

Des pans de sa vie glissaient et s’interféraient.

Si sa fille avait vécu, elle aurait cet âge.

- Pourquoi me faites-vous cette confiance, si vite, tout de suite ? demandait Fanny. Pourquoi pensez-vous à notre avenir ? C’est pour moi inestimable, mais tellement inattendu. Je n’ose pas y croire.

Amandille eut ce sourire d’extrême tendresse que Fanny, d’abord, avait cru rempli de rêves paumés. Mais déjà, elle s’expliquait :



- Je vous fais confiance ? Est-ce moi ou la Bastelle ? La Bastelle ou Fantine ? Fantine vous parlera. Comme tous les jeunes, vous avez besoin d'une Bastelle derrière vous. Mais notre vieille maison a peut-être aussi besoin de jeunesse... Fantine sait d'instinct. Elle aimerait, comme moi, vous voir établis dans notre Provence. Beaucoup de propositions peuvent être faites. Elle y a pensé. Il faudra, je crois, que vous y réfléchissiez. Elles ne sont pas négligeables.

Fanny se taisait. Était-ce possible que des routes se profilent, qu'un projet s'ébauche, non pas dans l'indifférence et l'isolement, mais dans la confiance et, il lui semblait, dans une grande tendresse ? Ils n'étaient plus seuls à penser à leur carrière et à leur vie et, quoiqu'ils décident, il y aurait eu cette offre dans l'amitié et l'espoir. Ils étaient aimés. On les estimait capables. Et soudain Fanny eut envie que Paul soit là pour partager cette joie.

- Je vais raconter à Paul ! Je peux n'est-ce pas ?

Amandille retrouvait ses rires et ses couleurs. Elle replaçait ses tiroirs, sans émotion apparente. Elle dit même à Fanny :

- Une très bonne chose de faite ! Un jour, cet été, je vous chargerai d'aller voir le château noir et vous me raconterez. Désormais, je peux savoir... Ce qui compte, maintenant, ce sont les projets de la Bastelle et les vôtres, et même si vous repartez à Lille, c'est notre amitié... Mais, parler à Paul ? C'est lui qui vous parlera. Il est le premier à avoir envisagé de vous installer ici. Tout de suite, il s'est enquis auprès de Fantine des chances qu'aurait un jeune médecin dans notre région.

Amandille se leva, montra Crête brune qu'on apercevait depuis ses fenêtres :

- C'est ce chemin blanc qui monte. Vous ne pouvez pas vous perdre. Courez, Fanny, courez les rejoindre ! Je garde Claudia, ce serait trop loin pour ses petites jambes. D'ailleurs, elle dort si bien...

Les deux femmes s'embrassèrent.

- Quelque jour, promet Fanny, je saurai les mots que j'aimerais pouvoir dire... Je suis comme dans un nuage. Merci de tout cœur de m'avoir parlé.

Et Fanny courut vers la petite fumée au-dessus de Crête brune et vers l'odeur des châtaignes qui se rissolaient, et vers les rires d'enfants et la voix de l'homme qui semblait régler ces rires.



Et Fanny, soudain, avait envie de crier à la terre et au ciel que cet homme et ces enfants étaient tout son bien, qu'ils étaient à elle et qu'elle les rejoignait pour profiter de leur joie, qu'elle en éprouvait un besoin si fort qu'elle en avait des ailes. Elle riait et appelait : "Ohé, la Bastelle !"

Elle vit les enfants surgir avec des branchages roux, s'élancer vers elle le nez mâchuré, la bouche pleine de rires. Ils étaient couverts de boue et remplis de vie. Ils ouvraient les bras comme pour offrir un invisible bouquet.

Puis, elle aperçut Paul debout, immobile et tellement blond, devant un bosquet de chênes au feuillage de cuir brun.

Les deux petits, maintenant, abordaient leur mère, l'escaladaient violemment.

Alors, elle s'accroupit, les reçut contre elle, secouée par leur joie si pleine. Ils l'embrassaient, se poussaient, ils la voulaient toute, leurs cheveux sentaient le froid et leurs joues le feu, ils disaient : Maman, Maman...

Et elle cria : Paul ! par-dessus leurs têtes.

Elle aurait voulu que l'instant ne finît pas.

Alors Paul courut et pris dans ses bras son "tas" de famille.

- Et Claudia ? dit-il.

Le nez de Fanny était dans son cou, ses yeux près de ses lèvres et il les embrassa, eux et leur brume de larmes.

Maintenant, tous les quatre rejoignaient le petit feu qui rôtissait les châtaignes.

- Venez, dit Fantine, elles sont juste prêtes.

Elle tendait ses mains en coupe – vite, je me brûle ! – et faisait glisser les fruits d'une paume à l'autre.

Ils rirent et se servirent ensemble.

Fanny et Paul écorçaient, donnaient la becquée aux enfants et à eux-mêmes, et ils surent sans mot dire qu'ils allaient chercher à vivre et travailler près de la Bastelle, et que, dès qu'elle le pourrait, Fanny reprendrait ses études arrêtées.

Ils savaient aussi qu'un jour ils épauleraient Vivette du mieux qu'ils pourraient.

Et ils se taisaient.



L'instant était fort et bon. Chacun savait bien qu'il n'ouvrait pas, pour autant, un chemin sans heurt, cependant il resterait comme un repère solide, un phare possible et à retrouver. Et puis, derrière eux, une famille était là attentive et sûre.

Fanny se pencha vers l'oreille de Fantine :

- J'ai bien peur, dit-elle, d'être ensorcelée, de ne plus pouvoir me passer d'ici !

Et elle vit, avec surprise, au fond des yeux de Fantine, les mêmes éclats de rêve qui fleurissaient d'ordinaire dans les yeux d'Amandille. Étonnée, elle voulut prendre à témoin Antonin et Paul et resta interdite : aux yeux d'Antonin brillaient les reflets. Mais... qui était qui, ici ?

Et Fanny apprit que Fantine percevait les questions muettes.

Celle-ci répondait déjà :

- Ici, chacun est lui-même. Seulement, être aussi de la Bastelle harmonise tout.

L'aimer, c'est entrer dans son jeu de vérité : Vivette la dit authentique, Amandille la dit humaine, Antonin : heureuse ! Moi je ne dis rien, je me sens "agie" et je vais, tranquille. Ça dure depuis ma naissance... Cette Marie qui m'a faite il y a 55 ans m'a confié la Bastelle au jour de sa mort.

Nous aurions pu, toutes deux, n'être que des servantes mais Marie Bastel a été aussi ma mère, et Antonin mon frère.

Leur Bastelle, ils l'ont offerte à ma mère et à moi comme une terre franche où se transplanter.

Je me suis enracinée. Ce n'est pas le droit qui me fait d'ici, mais l'amour reçu.

Je n'aurai jamais d'autre vérité ni d'autre chemin à suivre.

Elle se pencha vers Fanny :

- Puissiez-vous comprendre ce que je cherche à vous dire...

Elle réfléchit un instant et s'expliqua davantage :

- Je parle de notre Bastelle parce que j'en connais l'histoire et qu'elle est ma vie, mais il y a d'autres Bastelles, partout où l'humanité suffit comme droit...

Des Bastelles ailleurs ? Alors elles étaient rares ! Car Fanny et Paul n'en avaient jamais trouvé.

Ils pensaient, muets, qu'eux aussi un jour devraient chercher à l'aider... Déjà leurs propres projets, à peine entrevus, en englobaient d'autres ? Déjà étaient-ils d'ici ?

Leurs doigts écorçaient toujours les châtaignes.



- Seulement, dans l'immédiat, murmura Fanny à Paul, j'ai un gros souci : la Mamille de Bleurette. Je ne voudrais pas que le rayon d'or l'emporte trop vite. Bleurette l'adore, moi aussi je l'aime, et nous avons besoin d'elle. De plus, elle semble enfin heureuse...

- Nous en avons tous besoin, dit tout haut Fantine qui apportait des châtaignes.

- Fantine, demanda Fanny, est-ce aussi grave qu'elle le croit ?

- La chirurgie ne peut rien. La médecine ne peut qu'aider, différer un peu. Elle prétend qu'Amandille survit par miracle, que son cœur a dépassé le temps qu'il pouvait tenir... J'espère beaucoup du calme de la Bastelle.

Mais elle se tut. Antonin, Vivette et les deux enfants revenaient du bois de houx, les bras chargés de rameaux.

Il est déjà plein de boules, observa Fantine, l'hiver sera dur... Venez là mes deux lutins !

Elle enfonça les bonnets sur les petites oreilles :

- Je vais vous dire un secret... Le soir de Noël, de chaque côté de la cheminée, on pose un grand seau de bois. On y met dedans des dattes, des noix, des amandes, du nougat, plein de bonnes choses. Et puis, un bouquet de gui et puis un bouquet de houx. Plus une bûche de chêne pour que le Père Noël puisse ranimer le feu. Alors, il peut se chauffer et se reposer, goûter des friandises ... et puis... il pose les jouets.

Cette année, c'est votre houx que le Père Noël va trouver à la Bastelle. Il sera content ! Et moi, je le suis aussi !

Elle mit une pichenette sur les petits nez tendus.

- Maintenant rentrons ! La nuit va tomber très vite.

- Fantine, demanda Bleurette, je peux te faire un bisou ?

Fantine se pencha et reçut deux petits museaux, une fricassée de baisers sonores qu'elle rendit à l'aveuglette.

- En route mauvaise troupe ! dit-elle en se relevant.

Elle se tourna vers Fanny, prête à lui parler, mais elle demeura perplexe et sourit, secoua la tête et, finalement, se tut. Ensuite, elle prit le bras d'Antonin, adopta un pas rapide derrière les enfants qui gambadaient. Elle semblait renifler...

- Tu veux... mon mouchoir ? souffla Antonin.

Elle prit le mouchoir, se le passa sous le nez...

- Suis-je bête ! dit-elle.



Et elle rendit le mouchoir, serra son écharpe, retrouva son pas rapide.

VI

Bientôt, au bas de la pente, on distingua la Bastelle, le pigeonnier, les toits roses, et le long cyprès oscillant au vent du soir.

Juste un peu à droite, dans un frisson de roseaux, l'étang conservait un fil de lumière glauque qui fissurait les eaux sombres.

- Maman, dit subitement Bleuette, il ne fallait pas laisser Mamille toute seule. Je crains pour elle, toujours. Peut-être sera-t-elle allée voir le rayon d'or ?

- Mais elle ne peut pas ! affirma Maman. Elle garde Claudia dans son atelier. Claudia fait au moins deux heures de sieste. Elle dort sûrement encore.

Elle prit la main de sa fille, Bruno accroché à son autre main, et se penchant légèrement :

- De quoi as-tu peur ?

- Je ne sais pas, dit Bleuette... Amandille est fatiguée. Elle m'a dit qu'elle se sentait une très vieille grand-mère. Et les très vieilles grands-mères...

Bruno renchérit :

- Ça se voit bien qu'elle est fatiguée. Moi aussi je crains des choses.

L'inquiétude des enfants troubla quelque peu Fanny.

Claudia était seule avec Amandille. Elle avait pu se réveiller plus tôt que prévu – peut-être sous un baiser d'Amandille ? Elle pouvait crier, s'agiter, être épuisante...

Machinalement, Fanny essaya de distinguer l'atelier dans la haie de mimosas et elle aperçut...

- Paul, tu vois la lampe ?

Une lampe s'allumait, s'éteignait, se rallumait : une lumière appelait et, bien que la nuit ne soit pas encore tombée, son appel était visible.

- Cours Paul, cours. Il se passe quelque chose. Je vais au Pavillon Blanc prendre ta sacoche, on ne sait jamais.

Vivette, garde avec toi les petits, s'il te plaît.



- D'accord, répondit Vivette.

Fantine et Antonin coururent derrière Paul vers l'atelier d'Amandille, isolé entre les arbres du jardin.

Ils arrivèrent presque ensemble.

Paul poussa la porte.

- Papa !! s'exclama Claudia assise sur le tapis couvert de santons et de jouets.

Mais Paul se tourna vers le canapé près de la fenêtre où Amandille, livide, était affalée.

Elle eut un soupir de soulagement, un léger sourire...

- Le ciel soit loué... Claudia a joué... si sage... et vous êtes là ...

Il y eut encore une ébauche de sourire, un battement de paupières, une crispation qui courut comme un frisson sur tout son visage, un pincement de narine... un bruit de verre brisé... tout cela s'inscrit en un éclair de seconde... Amandille avait lâché la lumière.

Paul n'avait pas eu le temps de saisir la lampe.

Ni lui, ni personne.

Et Paul serra dans ses bras Fantine et Antonin.

Fanny les trouva ainsi, abasourdis, immobiles.

Elle se pencha... ferma les yeux d'Amandille... lui caressa les cheveux.

Puis elle ramena contre la poitrine les mains qui pendaient.

Elle les embrassa et, quelques secondes, resta inclinée.

À travers ses larmes, elle remarqua, tombée près du canapé, l'enveloppe où tout à l'heure Amandille avait écrit le nom de Nannie. Elle venait sans doute de la regarder.

Elle la ramassa et la tendit à Fantine.

- Je vous raconterai. Elle n'a gardé que ceci et a brûlé tout le reste. Elle semblait tellement paisible, comme délivrée, cet après-midi, heureuse vraiment.

- Elle LES avait brûlées, dit Fantine à Antonin, comme soulagée.

Antonin prit l'enveloppe, en dégagea la photo et il la glissa entre les mains de sa femme.

- Nous vous laissons auprès d'elle dit Paul, emmenant Fanny et Claudia, mais je suis à la Bastille. Venez me chercher quand vous le désirerez. Je passe la nuit avec vous. Nous ferons ensemble tout ce qu'il faut faire.



- Merci, Paul, dit Antonin en lui donnant l'accolade.

Fanny et Paul traversèrent le jardin sans mot dire.

Claudia babillait.

Le mot "câlin" revenait, et le mot "dodo".

La petite, peut-être, s'était éveillée sous un câlin d'Amandille ?

Amandille, encore émue par le souvenir des photos brûlées se sentait fragile...

Elle avait dû s'inquiéter : pourvu que Claudia... et pourvu qu'elle-même...

Alors, elle avait entouré l'enfant de trésors pour qu'elle ne s'agite pas.

La petite s'amusait... "Le ciel soit loué, Claudia a joué, si sage."

Mais elle, Amandille, devait redouter qu'elle s'énerve, saute, grimpe... se blesse, sait-on jamais ? Et son cœur tapait, ce cœur imbécile qui...

Peut-être s'était-elle inquiétée longtemps ? On pouvait tout supposer.

- Ne pense pas, dit Paul... elle était comme un oiseau sur la branche et le savait. Elle jouissait de chaque petite joie. Quand un enfant sommeillait, souviens-toi, elle venait toujours lui tenir la main. Elle y trouvait du bonheur. Elle sera partie sur ce bonheur-là.

- Tout à l'heure, dit Fanny, elle m'a conté son enfance et l'essentiel de sa vie, en mots... délivrés.

- Alors, elle est partie apaisée, son passé "classé", heureuse de t'aimer assez pour se confier à toi.

Paul avait raison, sans doute. Elle était morte paisible. Sa seule inquiétude avait été pour Claudia qu'elle voulait remettre indemne à Paul et Fanny.

Ils se taisaient maintenant.

Parmi tous les fils invisibles et secrets qui liaient les uns aux autres dans cette maison, le hasard avait voulu qu'un des leurs vînt s'accrocher. Et ce jour d'automne venait de tisser tous les fils ensemble.

- J'ai de la peine, dit Fanny, et j'ai de la joie. Nous aurions pu ne pas les connaître. J'aurais pu manquer cette amitié d'Amandille et cette confiance... Mais comment Bleurette va-t-elle réagir ? Elle est si petite. Elle ne va voir que l'absence. Comment prendra-t-elle les choses ?

* * *



Bleuette, d'abord, ne prit pas du tout "les choses" : elle sembla les ignorer.

Elle jouait avec son frère et, par un accord tacite, tous deux évitaient le nom d'Amandille. Ils suivaient Fantine, Antonin ou leurs parents, et bavardaient sur Noël, sur tout et sur rien.

Le soir, Bleuette refusait les contes. Elle éteignait sans traîner et désirait être seule : elle affirmait qu'elle dormait "plus vite que tout de suite".

Un seul changement : la petite avait tenu à rappeler à chacun qu'elle s'appelait Virginie.

Une semaine après les funérailles d'Amandille, Bleuette était toujours Virginie et toujours muette quant à sa Mamilie.

Puis, un jour, ce fut Fantine qui eut les premières confidences :

- Fantine, dit la petite, tu veux m'inviter, ce soir ? Je voudrais dormir dans l'alcôve de la Princesse, Mamilie me l'avait promis.

Dans la chambre de Vivette, un renforcement abritait encore un beau lit de cuivre. Amandille, autrefois, l'avait habillé de broderies anglaises et de tissus provençaux, voilant le tout d'amples moustiquaires. Un jour, disait Amandille, je t'inviterai et tu dormiras dans l'alcôve de la Princesse. Vivette te le prêtera, tu le lui demanderas.

Comme Vivette la prêtait, la petite insistait :

- Fantine, tu veux m'inviter ce soir ? Et puis tu viendras me faire un bisou. Je te dirai un secret que personne ne sait...

Fantine fit donc, auprès des parents, une invitation en règle. Et elle ajouta qu'un autre soir elle inviterait Bruno s'il le voulait.

Bruno déclina les falbalas de l'alcôve mais il voulait bien dormir sur le canapé de la grande salle.

On avait déjà dressé le sapin. Bien qu'il ne soit pas garni, Bruno dormirait près de l'arbre de Noël.

* * *

La petite fleur était allongée dans l'alcôve de la Princesse, les cheveux défaits et parés de perles par Vivette amusée.



D'ordinaire la petite eut joué, elle eut pris la pose, mais elle avait trop de choses qui lui trottaient dans la tête.

- Ce soir, j'aime mieux parler dans le noir. Tu éteins Fantine ? Fais-moi un bisou et tiens-moi la main... Je sais qu'Amandille était dans le grand lit d'Antonin, parce que je l'ai vue... Je suis entrée toute seule, je ne l'ai dit à personne.

- ...

- Elle était très pâle. Elle avait une robe blanche... ses cheveux étaient tressés autour de sa tête... Elle tenait dans ses mains des roses de Noël... J'ai bien vu qu'elle n'avait plus mal, qu'elle n'était pas triste, qu'elle se reposait. Tu l'as vue aussi ?

- Oui, ma petite chérie.

- Quand Nannie s'en est allée, elle aussi s'est... laissée morte et allongée sur son lit... Elle était pourtant partie... Je n'ai rien dit à Mamille, puisqu'elle était partie. Je pensais fort, très fort, que je l'aimais, que c'était pas juste... que j'étais petite et que je voulais lui dire plein de choses un jour... Mais je les dirai quand même... ce sera facile...

Si facile que la petite voix craqua dans le noir...

- Fantine, je voulais pas qu'elle soit morte.

La petite pleurait mais elle n'avait pas honte... Mamille aussi avait pleuré pour Nannie... et Fantine pleurait encore : elle l'entendait dans le noir... Antonin, peut-être, pleurait tout seul dans sa chambre ? Il fallait aller chercher Antonin.

Fantine avait pris la petite bleuette contre elle... Mais oui, elle irait chercher Antonin...

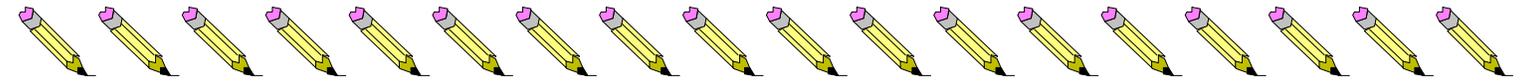
- Écoute-moi d'abord, ma petite fille. Tu as eu bien de la chance de rencontrer ta Mamille. Nous parlerons d'elle autant que tu le voudras. Elle t'aime toujours, la mort n'emporte pas ça.

- Je sais, dit Bleuette, Nannie lui disait toujours "je t'aime", même maintenant. Quand Mamille s'en est allée sur son rayon d'or, peut-être que Nannie lui tenait la main ?

- Sois tranquille, ma chérie, elle la lui tenait... Maintenant, je vais chercher Antonin. Lui aussi est malheureux. Il a besoin que nous l'aidions, petite Virginie.

Virginie ?

Tout compte fait, Virginie se sentait un peu intrusive dans le lit de la Princesse. Bleuette y eut été plus à son aise.



Elle retint Fantine qui s'en allait vers la porte et allumait la veilleuse.

- Antonin m'appelle Bleuette... alors...

Mais comment dire, qu'au fond, chacun pouvait l'appeler comme il voulait, comme ça venait dans les moments de tendresse ?

Maman disait tant de petits noms : ma puce, mon ange, mon petit lézard... Et Fantine et Antonin eux aussi avaient le droit puisqu'ils avaient la tendresse.

- Fantine, chaque fois que ça te plaît, tu peux me dire Bleuette.

Fantine sortit avec un sourire, laissant, dans ses grands voilages, mille et une Virginie.

Antonin entra bientôt.

- Comment ? dit-il d'une grosse voix forcée, comment ? On pleure avec Fantine et on ne dort pas ? Mais, mais, mais... tu sais ce que Mamille vient de me souffler ?

- Non ! dit la petite fille.

- Alors, que je te le montre !

Il prit la petite dans ses bras costauds, arrangea bien, sur ses jambes, sa longue chemise de nuit et, marchant de long en large, il lui confia qu'il l'endormirait comme Nannie autrefois le faisait pour Amandille – c'était cela qu'Amandille lui avait soufflé.

- Mets ta tête sur mon épaule... ton nez dans mon cou... Écoute et ne bouge plus. Je te tiens très fort. Toi tu te fais toute molle pour que le sommeil te berce... Dormillette, dormillou, balancette, balençou, calinette, calinou...

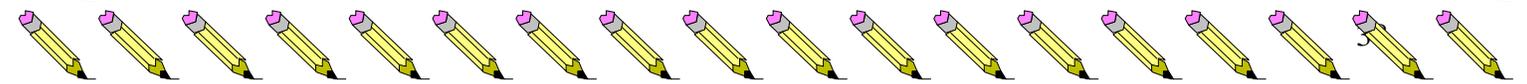
Il marchait, la balançait. La petite s'abandonnait et, pour un moment, reculait jusqu'au berceau, aux comptines, aux langes et plus loin encore au nid chaud et clos du ventre... Une voix très grave lui chantonnait des berceuses qui avaient déjà leurs chemins en elle...

- "Aux marches du palais" demanda une dernière fois la jolie princesse ensommeillée.

Mais tous les chevaux du roi n'eurent pas le temps d'y venir boire ensemble. Bleuette dormait. Antonin la balançait encore un moment, fredonnant la bouche close.

Et puis il se tut et se retourna, quêtant du secours pour glisser Bleuette dans le lit de la Princesse trop étroitement bordé.

Au seuil de la chambre, il vit Fantine et Fanny, venues constater comment se passaient les choses.





Fanny aida Antonin à installer Bleuette.

Puis, les couvertures tirées, les baisers donnés, elle regarda Antonin. Elle avait l'air très émue :

- Bleuette, ce soir, a vécu un moment inoubliable. Aucun grand-père, jamais, n'avait fait pour elle ce que vous venez de faire... elle n'avait que nous... que nous, Antonin...

Elle sentait des larmes douces couler malgré elle.

Antonin la prit contre sa poitrine.

- Que vous soyez là, avec Paul et les enfants, met de la douceur dans notre chagrin, Fanny.

Il avait aussi des larmes qu'il ne cachait pas.

Fantine était repartie préparer une tisane d'amandes au lait et au miel dont le goût irait avec les massepains que Vivette sortait du four.

Ses mains calmes, attentives, regroupaient des tasses sur un plateau d'olivier.

L'eau chantait encore dans la bouilloire de cuivre laissée près des braises quand Fanny entra suivie d'Antonin.

Les tasses luisaient. Les massepains embaumaient. Une gloire de vapeur entourait Fantine penchée sur la tisanière.

Fanny se tourna vers Antonin et l'amena vers Fantine. Elle leur prit les mains.

- Amandille a vécu ici cinq années magiques. Un jour vous me les direz.

Mais ce soir, c'est moi qui vais vous conter ses dernières paroles parce qu'elles sont un chant d'amour pour vous et pour la Bastelle.

Je peux, n'est-ce pas ?

Fantine avait poussé vers Fanny un fauteuil d'osier...

Elle-même s'était assise dans une bergère proche...

Antonin avait tendu ses longues jambes vers l'âtre...

La voix de Fanny avait été claire...

Le soir avait été bon de la douceur de l'échange, paroles et larmes accordées, offertes.



VII

Et la vie se déroula autour du souvenir d'Amandille, si vif en tous qu'il semblait guider et imprégner de douceur la vie continuée.

Fantine, dès le début, avait secoué Vivette et Antonin – et elle-même bien sûr, qui avait bien besoin de se sermonner :

- Est-ce que vous croyez qu'Amandille accepterait nos têtes de six pieds de long ? Elle fit notre joie légère, sa mémoire doit poursuivre. Que chacun y mette du sien. Nous, nous la connaissions bien mais elle ne doit pas s'inscrire seulement par des larmes en Bruno et en Bleuette. Nous y pensons sans arrêt, alors parlons d'elle, mais faisons-le sans tristesse.

Sur ce, afin de prêcher l'exemple, Fantine s'en était allée ranger l'atelier sans toutefois s'occuper du moindre tiroir : un jour, Antonin les ouvrirait. C'était à lui de le faire.

Vivette avait repris ses études.

De plus, elle terminerait les tissages d'Amandille qui auraient leur place dans le sapin de Noël. Elle finirait aussi les petits objets à peine ébauchés. Fanny l'aiderait. Elles n'avaient pas l'art encore, mais elles feraient de leur mieux sans prétendre réaliser les chefs-d'œuvre d'Amandille.

Fantine proposa à Antonin de faire sien cet atelier mais Antonin refusa : l'atelier serait à ceux qui le poursuivraient ! Lui-même viendrait pour s'y reposer, mais il n'y œuvrerait pas : ses activités étaient jardinières, menuisières, bricoleuses, toutes dispersées, et puis – il eut un petit sourire – il y avait les enfants.

Ceux-ci, d'ailleurs, arrivaient. Ils avaient des airs de conspirateurs et comprimaient des fous rires autour d'un trésor que Bruno abritait de ses deux mains.

- C'est une bête. Elle a des cornes. Tu dois deviner !

Des cornes dans des mains en coque ? C'était bien facile...

Mais les petits attendaient de grosses erreurs et la langue de chat. Les rires déjà gonflaient leurs joues et ils gloussaient malgré eux.

- Des cornes ? Voyons, des cornes ? Pas un éléphant ? Y'en n'a pas ici. Pas un taureau, c'est trop gros. Peut-être une chèvre ? Une toute-petite-petite chèvre ? C'est ça ! C'est une cabrette.



Les enfants pouffaient.

- Non, non, cherche encore !

Mais Claudia vendit la mèche ! Elle savait trois mots, tenait à les dire – et d’ailleurs, pour elle, le jeu durait trop longtemps !

- Car-got ! articula-t-elle, la bouche successivement béante puis en cul-de-poule.

- Stupide ! gronda Bruno.

- Elle est petite ! dit Bleurette.

Antonin, déjà, lui prenait la main :

- De toute façon, je donnais ma langue au chat. Sans toi, petitoune, j’aurais pas trouvé. Vous avez gagné !

Et il emmena la petite farandole cueillir, pour Fantine, persil, romarin, basilic et estragon.

Il ramena même trois brins de cerfeuil dont personne ne voulut... mais il fallait bien parfaire la leçon de botanique.

Car, spontanément, Antonin se faufilait maintenant dans un rôle de grand-père. Il jouait au maître d’école, à l’animateur de jeux, arbitrait les différends avec des airs de Papé. D’ailleurs, il ne contait plus que des histoires de papés et, à travers lui, les petits connurent vite tous ceux du village.

Claudia écoutait aussi les histoires.

Ce qu’elle en aimait c’était... les genoux.

Elle s’y blottissait, s’y abandonnait.

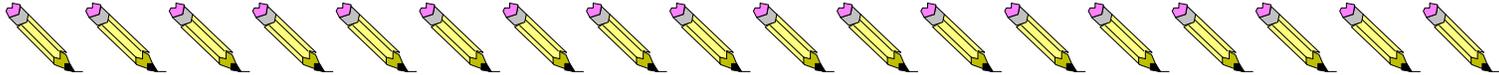
Les autres lui laissaient volontiers la place pour être tranquilles, ce qui n’était pas le cas quand elle courait autour d’eux.

Un jour que la petitoune voulait les genoux, elle se fit comprendre avec les mots qu’elle savait et par manque de vocabulaire, elle réclama : Papé !!

Antonin eut un sourire de vive satisfaction. Il attendait ça depuis plus longtemps qu’il ne le croyait, sans doute, car il sauta vite sur cette occasion, craignant peut-être qu’elle ne revienne pas.

- Viens, pitchoune, viens. Viens sur les genoux de Papé !

Et il fut comblé car Bruno, jaloux, se précipita aussi... et Bleurette s’abattit sur son tas de frères pour ne pas rester en marge de cette liesse.



- Ils vont me manger ! grognait Antonin, ravi, avec des regards gourmands.

Et il faisait mine de tenter de se sauver tout en les bloquant fortement sur sa poitrine.

Ce fut, durant un moment, un concert de gargouillis, d'onomatopées tendres, chaudes, répétées, sans consonances connues, et de joie sans nom aussi. Et dans ce fouillis de bonheurs informes, innommables et grouillants, Antonin devint Papé pour le meilleur et pour le pire, sa fierté, sa gloire.

Et comme il aimait qu'on admirât ses couronnes, il fit tant de bruit qu'il en rameuta Fantine.

Claudia sentait bien qu'elle était la cause de tous ces débordements, aussi en rajoutait-elle, criait Papé à tue-tête, fondant de tendresse et d'excitation comme tout le monde.

Fantine accourue, éblouie et extasiée, offrit la consécration, ordonnant à Antonin d'une voix très naturelle :

- Papé, emmène donc ces petits chercher du lait à la ferme !

Antonin, déjà debout, réorganisait la grappe des petits bras qui le retenaient encore. Il mit Claudia sur son dos, se saisit d'un grand à main droite et à main gauche, et il prit, royalement, l'allée qui coupait au travers des arbres.

- Et le pot-au-lait ? rappela Fantine, si attendrie d'indulgence qu'elle avait failli le garder aux doigts.

Lors, Bruno courut, pris le pot-au-lait, cueillit un bisou et d'une cabriole retrouva le Papé qui entonna *Se canto*.

La cadence des pas, joyusement marquée...

Les voix, joyusement hautes...

Le cliquetis du couvercle sautant sur le pot-au-lait, joyusement balancé...

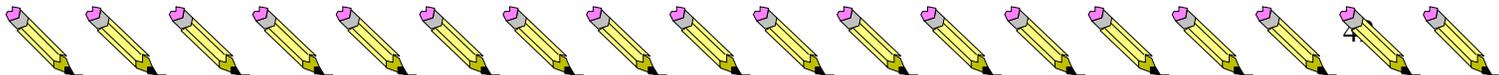
Tout ce tintamarre mit Fanny à la fenêtre.

Elle les vit passer, reçut leurs sourires et un clin d'œil d'Antonin : à cette minute, le roi n'était pas plus le cousin du Papé que des trois enfants !

Un instant, elle eut envie de courir près d'eux.

Mais elle sourit. De près ou de loin, son cœur était de la fête, elle reprit son tricot.

Et comme dans les familles, tant crient les petites voix qu'elles finissent par imposer leur façon de dire (si bien que même les filles appellent Mamie leur mère) donc, à la Bastelle, tant firent les petites voix qu'Antonin devint Papé pour tous et chacun, même pour Fantine.





Antonin qui avait dit un soir à Fanny “Votre présence, avec Paul et les enfants, met de la douceur dans nos peines”, Antonin avait tout juste eu droit à un avant-goût de douceur, ce soir-là ! Depuis elle n’arrêtait pas de croître. Et le titre de Papé couronnait l’apothéose.

“Jamais, constatait Fantine, il n’avait été aussi actif et... bruyant !”

Et un jour elle remarqua (sans oser le formuler, même pour elle seule) qu’il ne sortait plus le matin, sur la terrasse, sans pantoufles et robe de chambre comme il le faisait au temps d’Amandille...

- C’est très bien ! pensait Fantine, il se prend en charge !

Et puis, elle sourit en se souvenant que, tout de même, parfois, il se déchaussait, prenait encore un marron entre deux orteils et le jetait haut...

C’est très bien, pensait derechef Fantine, complètement rassurée puisqu’il... rattrapait le marron encore... n’avait pas perdu son caractère joueur.

Le marron, Antonin le serrait entre ses paumes, le réchauffait de son souffle, rêvait quelque peu, puis il le posait dans la vasque vide où, depuis toujours, on “cachait” les clés (bien en évidence) quand on fermait la Bastelle, la porte n’étant close que pour informer qu’on n’était pas là.

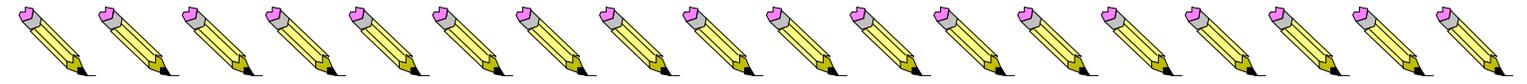
Et la vie coula hors de la Bastelle aussi, où Paul était allé prospecter avec Antonin.

D’abord, il trouva à vingt kilomètres, un remplacement qu’il n’attendait pas, un accident de voiture ayant mis le médecin dans de nombreux plâtres.

Paul, au pied levé, dut le secourir et le consulter aussi pour suivre de son mieux toute la clientèle. Tous deux s’apprécièrent et firent une bonne équipe, le médecin dans son lit et Paul sur le terrain.

Le médecin, Jean, avait quarante ans et l’esprit ouvert, et le remplacer fut un bon début pour le Dr Avenant – Et les visites qu’il faisait d’un mas à un autre commencèrent aussi à lui apprendre la Provence.

Antonin, le Dr Jean, parlaient très souvent ensemble de l’établissement de Paul. Les recherches s’organisèrent pour un futur cabinet. On en trouva un à Manosque, en ville. Mais il serait libre, juste dans deux ans. Il faudrait faire la soudure avec des remplacements, ce qui n’était pas pour déplaire au jeune couple qui pourraient ainsi vivre au Pavillon encore quelque temps.



Quant à Bleurette et Bruno, ils entrèrent, eux, à la Maternelle à un kilomètre du Pavillon Blanc. Ils y allaient en voiture et parfois à pied, parfois pédalant sur leurs petites bicyclettes. Papé les prenait chaque soir à la sortie.

En classe, il y avait une Caroline qui devint très vite l'amie de Bleurette et la fiancée de Bruno. Elle était légère et vive et bondissait tout le temps. Curieuse en diable, elle mettait le nez partout et s'occupait de choses qui ne la regardaient pas. Bleurette le lui rappelait et Bruno l'en excusait : "C'est vrai, après tout !" disait-il sans cesse.

Et puis c'était vraiment vrai qu'un Papé allait avec une Mamée. Mamille était morte, on n'y pouvait rien, mais il demeurait Fantine.

Caroline avait raison, elle devait être leur Mamée !

Invariablement, Bruno l'affirmait le soir à Bleurette.

Si bien qu'un matin, Caroline apprit qu'en effet Bleurette et Bruno avaient une Mamée.

Quant à Fantine, elle-même, elle ne l'apprit que plus tard.

Bien sûr, elle sentait venir les choses, car après Papé, Mamée ça coulait de source et déjà Claudia...

Seulement rien n'était dit et elle ne reçut son titre officiel qu'un jour de fête des mères à l'école.

Tout le pays était là.

Toutes les mères, les grands-mères avaient leurs cadeaux, cette année une tortue en pâte d'amande dont la carapace était une coquille de noix.

Les Mamans et les Mamées admiraient ensemble. Fantine faisait chorus auprès de Fanny : elle avait ses deux tortues, une rose de Bleurette, une verte de Bruno, dans leur collerette de papier plissé.

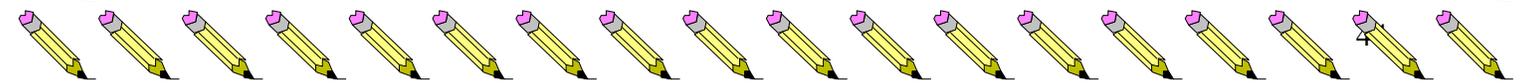
Caroline guignait la scène du coin d'un œil incrédule – la coquine savait bien que ses camarades n'étaient pas de la Bastelle – mais elle en fut pour ses frais car Fantine s'exclamait :

- Les jolies tortues mes chéris ! Ça mérite bien un gros bisou de Mamée.

Bruno l'embrassa, victorieux et rassuré.

Bleurette fit de même, non sans avoir décoché en direction de Caroline un regard rempli de satisfaction. Nac, tu as compris ?

Puis, elle oublia un peu Caroline pour considérer Fantine.





Celle-ci parlait aux uns et aux autres, une main posée sur la manche de Fanny et elle souriait, paisible.

Fanny souriait aussi.

La petite se sentait fière, étrangement rassurée, forte quelque part. Caroline l'appelait pour courir avec les autres, mais elle restait là, et elle se coula entre Fantine et Fanny, Maman et Mamée... Soudain, le temps lui durait d'être à la Bastelle pour se trouver tous ensemble, Papa, Maman, Papé, Mamée et Vivette.

Tous ensemble.

Dans la maison.



VIII

Et deux ans passèrent avec leurs quatre saisons, leurs fêtes carillonnées, leurs anniversaires et, pour les enfants, des centimètres de plus, marqués sur le cou démesuré de la girafe-toise dans la salle de bains.

Paul avait sans cesse assuré des remplacements.

Vivette avait eu son bac et se trouvait en pension dans une école d'infirmières. Elle ne venait qu'au week-end et la Bastelle lui manquait.

Claudia allait à la Maternelle, les jumeaux au CE1. Et Fanny peuplait les vides d'Amandille et de Vivette auprès de Fantine et d'Antonin.

Et puis, elle tissait, cousait, créait, y découvrait mille joies et s'enracinait.

La Bastelle était bourdonnante de projets, le plus éloigné était son aménagement, un jour, en *home* d'enfants, le plus rapproché concernait Paul et Fanny qui, s'ils s'installaient définitivement, quitteraient le Pavillon. Personne n'osait y penser. Pour les trois petits ce ne saurait être qu'un déchirement. Aussi Paul et Antonin cherchaient-ils des solutions pour que cela ne fût pas. Mais ils n'avaient pas trouvé moins loin que Manosque.

Le Dr Jean prospectait lui aussi, de son côté. Il avait quelques idées, quelques ouvertures mais on ne pouvait rien dire avant la Noël, ses projets étant encore trop aléatoires.

- Il sait ce qu'il nous dira, pensait dans son coin Bleuette, qui avait appris à garder pour elle quelques réflexions... Il le sait, mais le conserve comme un cadeau de Noël...

Et elle affichait un grand optimisme.

Tout le monde se rangea à cet optimisme. Comme on ne pouvait qu'attendre, mieux valait se préparer à vivre la fête sans arrière-pensée.

Sur leurs doigts, les deux grands comptaient sans cesse le nombre de convives pour le Réveillon. Papé, Mamée, Vivette, les parents, eux trois, dans l'ordre et dans le désordre cela finit par donner huit à tous les coups.

Fantine leur annonça qu'ils avaient omis de compter le Dr Jean, sa femme bien sûr, et peut-être deux enfants.

Huit plus deux, ça faisait dix, et encore deux, la douzaine.



Il y aurait douze couverts !

Plus la place des absents. Fantine y déposait les roses de Noël, les ronds de serviette en bois d'olivier où étaient pyrogravés Marie, Marie, Amandille, François et Léon. Plus le rond sans nom qui représentait les autres absents, perdus au recul des âges.

Il y aurait aussi la place du pauvre, comme chaque année.

Les enfants ne vivaient plus que dans l'attente de Noël.

Ils dépouillaient chaque jour le calendrier de l'Avent et contemplaient le sapin encore "de forêt" avant d'être "de Noël", les seaux de bois toujours... vides.

Ils le savaient bien que tout se garnirait et s'animerait le moment voulu, mais c'était tout de même un peu inquiétant, personne ne préparait rien ou même parlait de le faire !

- Faites confiance au Père Noël ! répétait Fantine, qui n'ignorait pas qu'ils n'y croyaient plus. Il n'oublie jamais !

Alors, ils attendaient la Noël, plus heureux qu'inquiets et, d'un lit à l'autre, jouaient chaque soir à se faire "peur" pour meubler l'attente, l'exciter d'avance et créer, déjà, une joie électrique, une agitation de fête.

Bruno commençait : peut-être que cette année il n'y aurait rien... ?

C'était sûr, il n'y aurait rien... les parents l'avaient parfois affirmé.

Mais ils ne le feraient pas ?

Alors il n'y aurait rien parce qu'ils n'y croyaient plus...

Et ils s'accusaient, contrits : Noël, il fallait y croire !

- Mais je te jure, j'y crois ! affirmait Bleurette à On-ne-sait-qui.

- On y croit ! disait Bruno suppliant au même On-ne-sait-qui.

Peut-être les entendait-on ?

Ils écoutaient un instant, comme si des réponses devaient leur tomber du ciel sous forme d'étoiles.

Et puis ils pouffaient. Ils en avaient des frissons, Oh lalalala !

Et le calme revenu, ils recommençaient à se bombarder l'un l'autre de palpitations angoissées.

A la fin, Bruno, à court de "terreurs", évoquait d'une voix blanche le Père Fouettard. Des armées de pères fouettards, grands, gros, monstrueux, armés de cent mille martinetts. Ils imaginaient d'horribles punitions pour d'horribles forfaitures, des bastonnades hurlantes, des



étripements, des captures où ils auraient, au moins la tête arrachée... ils fuyaient à grands cris au fond de leurs draps.

- Avez-vous fini ? se fâchait Fanny. Vous devriez dormir depuis longtemps, voyez-moi ces lits !

Fanny arrangeait les lits. La peur (n'était-elle vraiment qu'un jeu ?) s'éloignait à pas de loup.

Ils se blottissaient dans leurs oreillers et respiraient en cadence comme déjà endormis. Puis ils coinçaient fort leurs paupières jusqu'à enclencher de grands éclairs verts qui engendraient des images, faites, défaites, refaites, "à l'envers" des yeux...

- Qu'est-ce que tu vois "en dedans" ? demandait Bleuette.

Bien sûr, il voyait des choses stupides et qui, de surcroît, ne pouvaient être décrites que par des gros mots.

- Mais vas-y ! soufflait Bleuette avec émotion.

Et ils n'attendaient pas même le premier mâchouillement du premier gros mot pour mourir de rire.

- Avez-vous fini ? répétait Fanny, qui, finalement, demeurait au pied des lits.

Alors les deux petits, épuisés, se taisaient enfin.

Le sommeil sautait sur leur lassitude et sur leur silence.

Et ils s'en allaient retrouver leurs rires au fond de leurs rêves.

Ils y retrouvaient aussi leurs sages missives au père Noël, remplies de souhaits tacitement accordés avec d'obscures promesses : ces messages seuls comptaient. Alors ils avaient pu se glisser, plonger et voguer au plus moelleux de leur nuit.

Fanny regardait leurs frimousses endormies, leurs lèvres gonflées qui retrouvaient parfois à cette heure de brèves succions, une moue rapide, une furtive risette, de petits restes émouvants de leur premier âge.

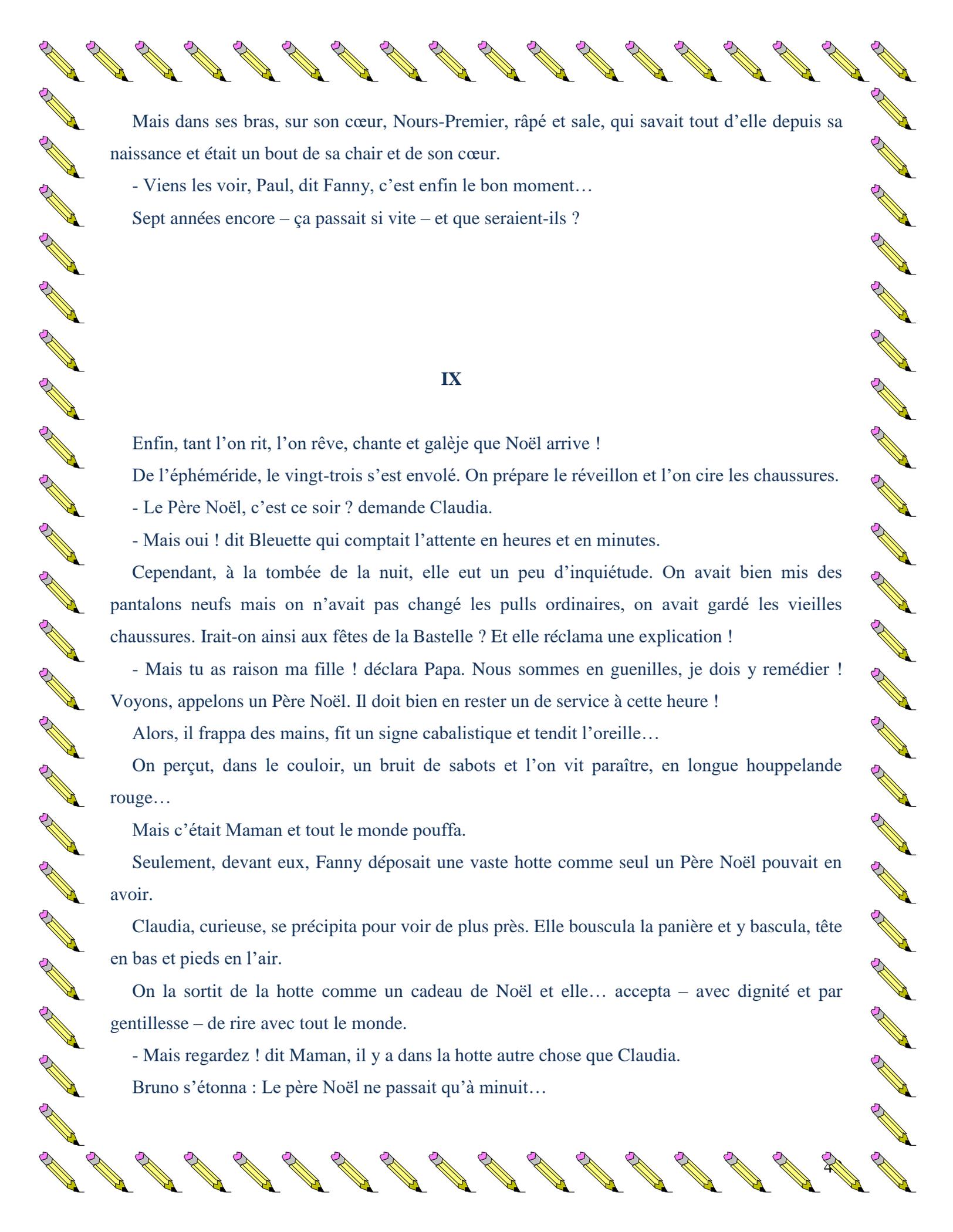
Étaient-ils déjà aussi loin qu'on le croyait ?

Avaient-ils autant franchi ?

"Bonsoir mes trop-grands-déjà"... pensait-elle en les embrassant.

Puis elle s'approcha du lit de Claudia.

La petite dormait dans un fatras de peluches toutes culs par-dessus têtes, les pattes enchevêtrées.



Mais dans ses bras, sur son cœur, Nours-Premier, râpé et sale, qui savait tout d'elle depuis sa naissance et était un bout de sa chair et de son cœur.

- Viens les voir, Paul, dit Fanny, c'est enfin le bon moment...

Sept années encore – ça passait si vite – et que seraient-ils ?

IX

Enfin, tant l'on rit, l'on rêve, chante et galèje que Noël arrive !

De l'éphéméride, le vingt-trois s'est envolé. On prépare le réveillon et l'on cire les chaussures.

- Le Père Noël, c'est ce soir ? demande Claudia.

- Mais oui ! dit Bleuette qui comptait l'attente en heures et en minutes.

Cependant, à la tombée de la nuit, elle eut un peu d'inquiétude. On avait bien mis des pantalons neufs mais on n'avait pas changé les pulls ordinaires, on avait gardé les vieilles chaussures. Irait-on ainsi aux fêtes de la Bastelle ? Et elle réclama une explication !

- Mais tu as raison ma fille ! déclara Papa. Nous sommes en guenilles, je dois y remédier ! Voyons, appelons un Père Noël. Il doit bien en rester un de service à cette heure !

Alors, il frappa des mains, fit un signe cabalistique et tendit l'oreille...

On perçut, dans le couloir, un bruit de sabots et l'on vit paraître, en longue houppelande rouge...

Mais c'était Maman et tout le monde pouffa.

Seulement, devant eux, Fanny déposait une vaste hotte comme seul un Père Noël pouvait en avoir.

Claudia, curieuse, se précipita pour voir de plus près. Elle bouscula la panière et y bascula, tête en bas et pieds en l'air.

On la sortit de la hotte comme un cadeau de Noël et elle... accepta – avec dignité et par gentillesse – de rire avec tout le monde.

- Mais regardez ! dit Maman, il y a dans la hotte autre chose que Claudia.

Bruno s'étonna : Le père Noël ne passait qu'à minuit...



- C'est vrai, approuva Maman. Et il passera aussi à minuit. Dans cette hotte-là, il y a mes cadeaux à moi.

Après cette explication, on les déballa très vite.

C'étaient cinq pulls magnifiques en laine angora où des dizaines de bleus se jouaient entre eux, mais de façon différente pour chacun des pulls.

Maman prit Claudia et lui enfila le sien.

La toute petite avait l'air d'une peluche. Elle était ravie de trouver, sur le devant, une poche pour Nours-Premier et elle courut le chercher.

- Attends, dit Maman.

Elle lui mit aux pieds des bottes fourrées, posa sur sa tête un bonnet de laine rond, cerné de fourrure blanche : Claudia était prête.

Bleuette l'admira avec de grands cris, puis elle se saisit de son propre pull, Bruno fit de même, chacun s'équipa, tout le monde fut beau en quelques minutes et tous se congratulèrent.

- Merci, Père Noël, répétait Papa en caressant, au passage, l'un et l'autre des pulls bleus...

- Merci ! répétaient aussi les enfants.

Et les petits angoras se blottirent contre les grands pour des embrassades gaies.

- Regarde, disait Papa à Maman, cette nichée de lapins bleus.

Maintenant, ils allaient à la Bastelle dans leurs beaux tricots, leurs bottes fourrées et leurs bonnets neufs.

Dans le jardin, ils passèrent devant l'atelier et ils y entrèrent pour prendre trois paquets.

- Nous devons dire un merci à votre Mamille, expliqua Fanny. J'y ai trouvé les laines sur ses étagères. Elle-même les avait teintes. Fantine me les a données. Et j'ai fait les pulls sur sa tricoteuse. Je suis sûre que Mamille est contente de vous voir dans ses laines douces. Elles sont une caresse d'elle... Maintenant courons, la Bastelle attend.

La laine de Mamille... Bleuette restait émue, un peu malheureuse comme chaque fois où elle évoquait trop fort Mamille.

Papa dut faire diversion.

Alors, les bras écartés, il s'adossa à la porte, barrant le passage.



- Personne ne sortira sans avoir payé péage ! Allez ! À la queue leu leu ! Préparez un gros bisou !

Et puis, il se ravisa :

- Mieux, faisons le “tas”.

Le tas ? C’était tout un art mais une longue pratique le réalisa en une fraction de seconde : Claudia se trouva sur l’épaule de Papa, les deux autres à cheval, hanche gauche, hanche droite, les bras de Fanny ceinturant l’ensemble pour maintenir l’équilibre. Alors, un, deux, trois, les baisers crépitérent, tombant où ils tombaient. Chacun s’étranglait de rire. Ça n’arrêtait plus.

- Voilà une sérieuse “fricassée” ! conclut enfin Paul. Je crois que j’ai tout mon dû ! Allons, le péage est suffisant, circulez tout le monde !

Le tas se défit comme il s’était fait, en une fraction de seconde. Fanny remit à leur place les bonnets désorientés, rabattit sur chaque botte son revers de pantalon et tout le monde courut.

La Bastelle les attendait. Même les amis Jean, arrivés un peu en avance. Le feu flambait clair dans la cheminée. On les accueillit gaiement.

Le pull d’Antonin était couleur feuilles mortes.

Celui de Fantine aussi mais en camaïeu plus clair.

Quant à celui de Vivette, il jouait de tous les blonds.

Tous les pulls étaient de vraies réussites et tout le monde le dit. Fanny avait su passer d’une couleur à l’autre, créer des dessins, des rencontres douces, sans jamais casser l’harmonie d’ensemble. C’était un travail d’artiste.

- Amandille n’eut pas fait mieux ! répétait Vivette. Fanny, toi aussi tu es une fée !

Fantine ajouta que l’art ne faisait pas tout en cette occurrence. Huit pulls. Tant de temps donné, de patience et d’amour.

Et soudain, elle fut pleinement rassurée quant aux décisions que le Dr Jean allait annoncer.

Elle le regarda et lui fit un petit signe et puis elle prit dans ses bras Claudia (toujours prête à être enlevée de terre) et elle demanda un peu de silence.

- Paul, dit alors le Dr Jean d’une voix tranquille et tout ordinaire, je vous cède mon cabinet si vous le voulez. Vous avez de bonnes jambes, Dieu sait s’il en faut ici ! Moi, depuis mon accident



je traîne guibole, ça fait mauvaise impression. Alors, je m'installe en ville : un cabinet, l'hôpital et plus guère de visites. Ici, on vous aime, Paul... Mais prenez, bien sûr, le temps de la réflexion.

C'était si simplement dit que Fanny et Paul ne trouvèrent d'abord qu'un "Oh !" à prononcer, et Bleuette se demanda si elle avait bien saisi.

- Ça veut dire, dit-elle, qu'on restera habiter le Pavillon Blanc ?

Antonin la souleva aussi haut que le sapin :

- Tu as tout compris. Tu devrais peut-être l'expliquer aux autres. Va ma fille, va !

Mais avant de la lâcher, il la fit glisser contre sa poitrine et la garda contre lui le temps de sentir son visage tiède blotti dans son cou.

Et puis il la libéra.

Elle courut d'abord embrasser le Dr Jean et, de proche en proche, tout le monde fut embrassé. Elle riait, sautait, c'était vraiment la Noël, la Fête, la Joie.

Fantine laissa les remerciements se faire puis elle réclama encore le silence :

C'était Claudia, cette fois, qui allait parler.

Et Claudia, très digne (aidée par Fantine qui relançait les périodes) articula posément :

- Bon Noël, Papa Maman... Bon Noël petits et grands... et à table maintenant.

Et elle s'applaudit très fort la première.

- À toi, Bruno, dit Fantine et à toi Bleuette.

Ils éteignirent une à une toutes les grandes lampes et la salle n'eut plus que les lumières dansantes de la cheminée.

Alors, Bruno s'affaira et la table resplendit d'une longue guirlande de feux d'artifice qui crépitaient tous ensemble. Par la magie de Bleuette, le sapin brilla de toutes ses bougies et par celle d'Antonin il neigea sur les lumières des flocons phosphorescents.

Fantine regardait danser des étoiles dans les yeux de la petite qui demeurait bras tendus vers tant de merveilles.

Elle aurait voulu que l'instant ne finît pas.

Il fallut pourtant, un moment passer à table !

Mais Claudia, ensorcelée, refusa sa chaise haute : elle voulait rester sur les genoux de Fantine d'où elle vivait la fête plus comblée qu'ailleurs. C'était la Noël et Fantine la garda, comblée elle-même.



Et la soirée fut magique. Les cadeaux offerts, les coupes et les mets choisis, les 13 desserts disposés sur les trois nappes, les poèmes des enfants et les Noëls de toujours chantés tous en chœur.

Claudia maintenant dormait sur les genoux de Fantine qui s'était placée un peu en retrait vers la cheminée.

Fantine était belle, les cheveux dorés par l'éclat des flammes, la peau douce des frissons du pull angora, sa jupe de velours brun plongeant en plis lourds jusque sur ses pieds.

Depuis un moment, Antonin la regardait avec insistance... comme avec étonnement... et, brusquement, il la vit.

Fantine portait une jupe longue ? Et en velours brun ?

Elle avait même des bas fins, des souliers de daim. Aux mains, elle avait des bagues. Un bracelet au bras, et un pendentif au cou. Ses cheveux étaient bouclés, courts et fous sur les oreilles... Allons, Antonin devait rêver !

Pourtant, il ne rêvait pas. Fantine était là, le visage clair, et les yeux noisette.

- Cette jupe brune... lui dit-il, subitement un peu timide, cette jupe est neuve ?

Fantine ouvrit des yeux ronds. Mais rien n'était neuf hormis le pull angora. Cette tenue de fête, elle l'avait déjà portée plusieurs fois.

Elle regarda Antonin avec un sourire. Bien sûr, il n'avait pas vu la jupe, pas plus qu'il ne la voyait. Elle était la "sœur", le toit, les murs, et l'abri, et le fil solide où passer ses jours. Elle était, Fantine, juste la Bastelle.

Et elle resta sans bouger, Claudia dans les bras, les flammes cernant de rouge la masse de ses cheveux... sans bouger. Heureuse d'entrer dans le regard d'Antonin – et rejointe bien plus loin qu'elle n'aurait su le dire.

- Puisque tu la vois, cette jupe brune, dis-moi comment tu la trouves ? finit-elle par demander.

Antonin, totalement effaré, chercha du regard un secours possible...

Et ce fut Fanny qui vint :

- Antonin, voyons ? Comment vous trouvez Fantine ? Mais vous la trouvez superbe, car elle est superbe !



Et Fanny avait raison.

Fantine était toujours belle et semblait, soudain, heureuse de l'être.

Lorsque minuit eut sonné et que tout le monde parla de se disperser, elle prit, elle-même, les enfants qui dormaient sur des fauteuils, les enveloppa d'un châle, remit Claudia à Fanny et Bruno à Paul. Puis elle déposa Bleuette dans les grands bras d'Antonin.

- Emportez ce petit monde ! Bonne nuit à tous.

Et du seuil de la Bastelle, elle les regarda aller avec beaucoup de douceur.

Au retour du pavillon, Antonin passa par l'atelier d'Amandille.

Il s'y assit un moment devant une crèche posée sur un guéridon.

Derrière la crèche, et caché par elle, il y avait l'écrin de nacre.

Et dans l'écrin une lettre qu'Antonin, soudain, comprenait ce soir. Jusqu'à cette nuit, elle était restée hermétique, dérangeante, voire inadmissible.

Amandille y parlait de Fantine et de Vivette.

De lui aussi, Antonin.

Les mots étaient simples. La Bastelle, disaient-ils, c'était trois personnes : Vivette, Fantine, Antonin.

Mais dans la réalité des lois, la Bastelle n'était qu'Antonin Bastel.

Alors, le vœu d'Amandille c'était qu'il y ait, le plus vite possible, ici, Monsieur Antonin Bastel, Madame Fantine Bastel et Mademoiselle Vivette Bastel.

Amandille savait que Vivette désirait de tout son cœur cette adoption.

Elle savait, aussi, que Fantine était belle.

Antonin prit dans ses mains la boîte de nacre.

Il y a deux ans, après avoir lu la lettre, il l'avait remise là et ne l'avait jamais reprise.

Ce soir, il la reprendrait...

Il passa ses bras autour de l'écrin...

Mit sa tête sur ses bras...

Et ferma les yeux... Amandille, Fantine... leurs visages se frôlaient et se mêlaient, flottaient, également chauds, dans cette Bastelle qu'il prolongerait un peu, que Vivette continuerait.



Et ce soir, enfin, il emporterait la lettre, la ferait lire à Fantine.

Mais avant que de le faire, à cette minute, que ce serait bon de n'être pas seul, de se renforcer, se comprendre mieux en parlant avec quelqu'un – de mettre en mots sa pensée devant un ami.

Alors il pensa à Paul.

- J'ai vu la lumière, disait Paul poussant la porte... De la chambre des enfants, on voit la lumière... et je suis venu ... ça va, Antonin ?

Antonin tendit la lettre et Paul demanda : je peux ?

Et puis, il la lut en silence.

Il lisait très lentement, ému au-delà des mots et c'est cela que, d'abord, il tenait à dire :

- Votre Bastelle, Antonin, je suis heureux d'en être.

Et puis il posa la main sur l'épaule de l'ami et parla d'une voix grave :

- Elle a raison, Amandille. Mais ça ne fait pas tout. Vous avez cinquante-sept ans, vous êtes fort et encore jeune. Entre hommes, Antonin, comment voyez-vous Fantine ?

Antonin eut un sourire :

- C'est drôle, je ne la voyais pas. Jusqu'à m'étonner de son apparence sur une photographie...

Mais ce soir, il l'avait "vue", elle, au milieu des autres et devant la cheminée. Et ça avait été un choc. Une émotion forte, un désir violent de la prendre dans ses bras. Et c'était pour ça qu'il était venu chercher cette lettre.

- Alors courez Antonin. Parlez dès ce soir. Je suis heureux avec vous, pour vous, Vivette, et Fantine. Je suis sûr qu'elles vous espèrent... J'ai aussi beaucoup de joie en pensant à Amandille... Je serai votre témoin.

Alors Antonin courut.

Sous la lampe du jardin, il voyait son ombre longue.

Ses pas résonnaient sur le sol dur et il entendait ses galopades d'autrefois.

Il monta quatre à quatre les escaliers de la terrasse...

Il poussa la porte et la ferma vite au froid du dehors.

La salle était déjà arrangée, les lampes réduites.

Le sapin brillait dans l'ombre.



Vivette, sur une chaise basse, avait mis sa tête sur les genoux de Fantine pour un moment de tendresse, la fête finie.

La main de Fantine caressait les longs cheveux, les jaunes mêlés du pull angora, puis la joue chaude du feu. Et puis elle recommençait après avoir contourné la coquille de l'oreille.

Vivette disait qu'elle était heureuse ici, un peu malheureuse ailleurs et comme amputée – Vivette Derini ça ne voulait vraiment rien dire pour elle.

Antonin entra et quitta sa veste.

Et puis il s'assit près de Fantine et il passa, lui aussi, sa main sur les cheveux blonds et sur l'angora du pull, sur la joue chaude de feu, sur la coquille de l'oreille.

Fantine ne disait rien, pas plus que Vivette. Et Antonin, brusquement, se sentit comme attendu. Alors, il bloqua la main de Fantine et la garda dans la sienne.

- Fantine, il faudrait que nous parlions – non, non, reste ma Vivette. J'arrive de l'atelier... je gardais là-bas une lettre d'Amandille que je n'ai comprise que ce soir, je te le jure.

Prends-en connaissance. Moi-même, je ne l'ai lue que deux fois : il y a deux ans et ce soir.

- Est-ce la peine ? dit Fantine... J'ai une lettre aussi. Je sais ce qu'il y a dans celle que tu me tends : Amandille me l'explique. Je le sais même par cœur, parce que, moi, la lettre, je l'ai comprise tout de suite, je l'ai relue chaque jour et... j'ai attendu.

- Mais alors, Fantine... ?

“Mais alors Fantine” : Antonin ne pouvait pas aller au-delà de ces trois paroles.

Les étoiles du sapin, les flammes de la cheminée, tout lui tournait dans la tête.

Qu'était-il dans son destin ? Il eut voulu dire, il était sans mot, il voulait penser, il avait la tête vide, il n'était qu'un cœur qui battait soudain très fort – et ce cœur était celui d'un homme solide qui avait encore des années à vivre. Il répéta une fois de plus... “Mais alors, Fantine...”

- Vivette lui dit : “Viens ! C'est bien, maintenant”...

Et elle attira la tête d'Antonin tout près de la sienne sur les genoux de Fantine.

Et la main de Fantine caressa les deux amours de sa vie.

Le vent de Noël chantait dans la cheminée.

Les suies de la gaine sombre s'allumaient parfois en brèves constellations qui s'éteignaient, bleues.

Un volet de la façade miaula que le vent du sud essayait de prendre.



Et puis, le flanc du cyprès caressa le bord du toit, alors les tuiles chantèrent pour informer la Bastelle que les vents avaient tourné.

- Écoute le vent du Sud ! put enfin dire Antonin qui se souvenait d'une chanson de jeunesse que Fantine chantait aux fêtes de village quand tout le monde murmurait qu'ils seraient un jour les fiancés de la Bastelle.

Fantine ne répondit pas mais elle caressait toujours les deux têtes réunies.

Et ils écoutaient en eux, parole après parole, la vieille mélodie.

Elle s'éveillait au cœur d'Antonin mais dans celui de Fantine, qui aimait depuis toujours, elle réveilla des émois, une sorte de violence, qu'elle croyait avoir perdus.

Était-ce possible que cet air lui dise encore que "l'amour s'en vient sur le vent du sud" et qu'elle en soit bouleversée, aujourd'hui comme autrefois ?

Elle regarda Antonin qui relevait le visage et vit naître dans ses yeux ce désir qu'elle attendait et qu'elle n'y avait jamais vu jusqu'à maintenant.

- Antonin, dit-elle, nous avons à parler, de toi, de moi, de nous deux.

Vivette les embrassa, remit quelques bûches dans la cheminée, servit du café dans deux tasses bleues.

Et elle les laissa.

* * *

Paul et Fanny étaient las, mais n'arrivaient pas à accueillir le sommeil.

Paul reprenait, une à une, les confidences d'Antonin, et tous deux imaginaient Fantine et Vivette face à ces révélations.

Fanny se coula dans les bras de Paul et demeura silencieuse et blottie, bercée par une foule de pensées qui toutes étaient douces.

Dehors, le vent se levait comme une musique, posait ses premiers soupirs contre les fenêtres et sur les grands arbres.

- Écoute, dit Fanny, c'est comme un prélude... quand le cyprès chante ainsi c'est le vent du sud qui essaie de prendre. S'il trouve assez de puissance, bientôt toute l'oliveraie y ajoutera ses... basses.



Et elle remarqua, sereine et tranquille :

- Cette Bastelle nous parle comme aucun logis ne le fit jamais. Je suis si heureuse que tu puisses t'installer dans cette campagne et que nous gardions la maison.

Elle me rassure, Paul.

Elle eut un rire léger ...

- Et j'aime le vent sur elle. Ce soir, en l'honneur de toi et de moi, il prépare son aubade... Bien au chaud du lit, c'est un plaisir... rare.

Paul serra sa femme très fort contre lui. C'était bon de voir Fanny jouir de la maison endormie, comblée et paisible.

Fanny poursuivit :

- Je pense à Fantine... il semble qu'enfin le destin entende les prières des deux Marie. Elle sera heureuse de cet aboutissement : elle a dans les yeux tant de tendresse amoureuse pour son Antonin.

Et, un instant, elle rêva aux deux mères d'autrefois.

“Nous les marierons, devaient-elles se dirent, et cette maison que nous leur préparons leur appartiendra à l'un comme à l'autre”.

Surtout, elle appartiendrait aux enfants de leurs enfants – les Bastel de la Bastelle pour la fin des temps. Elles avaient forgé la vie solide pour que leur rêve aboutisse – leur rêve... Celui de Fantine aussi, qui devenait grande et buvait du cœur tous les gestes d'Antonin.

Mais, pour le garçon, le service militaire avait ouvert la route de l'ailleurs, parmi d'autres jeunes de tous horizons, aventureux et bavards.

La Bastelle ? Il l'aimait bien, mais deux mères et une “sœur” en gardaient les murs et l'âme. Il pensait à elle comme aux choses trop prévues. De loin, elle se révélait beaucoup moins pressante et il pouvait écouter son libre appétit d'aller à son gré de par le monde.

Alors, par amour sans doute, mais aussi par besoin d'indépendance, il s'était marié avec la brune Amandille.

Puis, sa propre mère morte, il avait vendu des terres, acheté une bijouterie parisienne, laissant aux mains de Fantine la Bastelle et ses hangars, et des hectares de terre.



Avec son accord, elle avait construit le Pavillon Blanc dans une grange solide pour s'en faire un logis si Antonin et sa femme revenaient au pays.

Puis l'autre mère était morte... Fantine avait élevé Vivette. Et la vie se poursuivait.

Il y a sept ans, Amandille arrivant à la Bastelle, elle l'avait aimée telle qu'elle était avec Fantine et Vivette.

Quant à Antonin, il était incapable d'imaginer la maison privée de Fantine : elle en eut perdu ses forces et son âme.

Fantine, depuis toujours, aimait la joie d'Antonin.

Alors elle aima sa femme.

Sans doute Amandille, venant vivre ici, découvrit-elle, étonnée, ce qu'elle avait séparé en toute innocence. Mais elle n'en prit pas ombrage. Les choses étaient accomplies et elle s'appliqua à se faire aimer, à offrir à la Bastelle ses qualités propres.

Et Antonin poursuivit sa carrière heureuse, sans se poser de questions, dans une maison qui se faisait de plus en plus maternelle.

Souvent, il parlait à Paul de SES deux Marie.

Elles avaient tout partagé de façon si belle.

Une n'avait rien, aucune des deux ne s'en était avisée, conjuguant avec les siens, l'amour et le courage de l'autre, ne voyant que les enfants et cette Bastelle qu'elles leur construisaient.

- MES Marie, répétait à chaque fois Antonin, étaient des femmes sublimes, extraordinaires. Je suis fier d'être leur fils.

Puis, sans y manquer, il ajoutait vite :

- Fantine est bien de leur trempe.

- Et vous Antonin, s'était enquis Paul un jour, êtes-vous de cette trempe ?

Antonin avait souri comme qui s'excuse :

- Oh ! Moi ? Moi j'ai besoin d'ELLE.

Pour être de la Bastelle, Antonin avait besoin de Fantine.

De Vivette aussi, qui était leur avenir.



- Tout ira bien, maintenant, augura Fanny. Tout rentre dans l'ordre des choses... Fantine et Vivette espéraient. Elles ne disaient rien par égard pour Amandille mais elles attendaient, c'est une évidence. Comment Antonin ne l'a-t-il senti ?

- Il y eut Amandille durant vingt années au moins. Il tenait à elle. Il ne l'a pas oubliée... Mais la vie est là. Fantine est tout pour la Bastelle et pour lui. Il l'aime maintenant – peut-être sans s'en rendre compte l'aime-t-il depuis toute sa jeunesse : ils sont tellement faits, tous deux, pour cette maison ? ... Mais personne mieux que Fantine ne peut faire la part des choses. Antonin a de la chance : tout se passera simplement, avec tendresse. Fantine est une magicienne qui sait le bonheur des autres.

Fanny remarqua gaiement :

- Antonin est un veinard. Dans cette maison, cinq femmes l'auront entouré. Car Vivette, même jeune, s'y emploie aussi.

Paul eut un sourire :

- Cinq femmes ? Est-ce toujours une chance ? Antonin, jadis, s'est peut-être affirmé face à cette "veine-là" en épousant Amandille ? Mais je le concède, c'est un veinard Antonin, de trouver en ce moment sa Fantine libre et toujours aimante. Elle aurait pu se marier, avoir ses propres enfants, habiter au loin. Elle ne l'a pas fait et a élevé Vivette comme une fille pour eux et pour la Bastelle... je pense qu'Antonin saura reconnaître un amour de cette sorte.

Maintenant, ils se taisaient, pensant à leur propre chance d'être admis, comme des fils, dans cette maison qu'ils aimaient, d'y voir grandir les enfants.

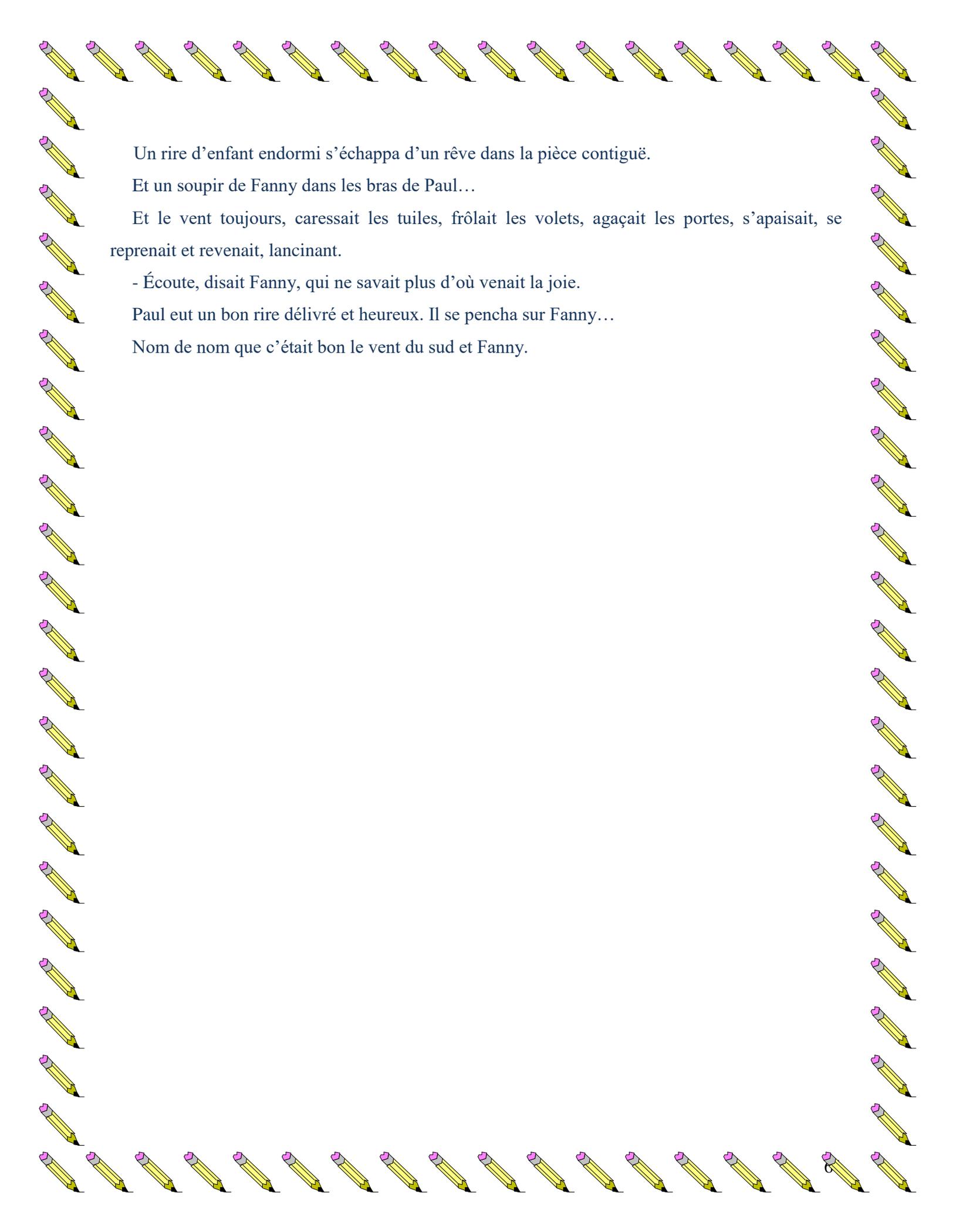
Et ils écoutaient, bercés, le vent se chercher toujours aux rives des arbres et de la maison. Son haleine s'aiguillait aux brindilles nues des micocouliers qui cernaient le Pavillon, et sa musique pointue heurtait le grondement syncopé qui tordait l'oliveraie.

Tout à l'heure, le vent à son apogée, le grondement ne serait qu'une houle continue, grave, envoûtante, comme un bruit de mer.

Et, se jouant au-dessus, le clapotis vif des fûts et des branches nues, entrechoqués ou frôlés.

Et, soudain lancé, orchestrant l'ensemble, le craquement du cyprès, rythmé et tenace, comme un bruit de balancier.

- Ça y est, dit Fanny, fébrile... enfin, toute la Bastelle chante. Que j'aime cette musique de la maison dans l'orage...



Un rire d'enfant endormi s'échappa d'un rêve dans la pièce contiguë.

Et un soupir de Fanny dans les bras de Paul...

Et le vent toujours, caressait les tuiles, frôlait les volets, agaçait les portes, s'apaisait, se reprenait et revenait, lancinant.

- Écoute, disait Fanny, qui ne savait plus d'où venait la joie.

Paul eut un bon rire délivré et heureux. Il se pencha sur Fanny...

Nom de nom que c'était bon le vent du sud et Fanny.



X

Puis la semaine s'écoula dans de grands préparatifs : On ferait la Saint Sylvestre au Pavillon Blanc.

Claudia répétait la chose, et, dans son jargon toujours plein d'images, cela devenait qu'on ferait "la sansauvette au papillon blanc".

Et elle répétait volontiers sa phrase, contente de faire rire Bruno.

On finirait donc l'année chez Paul et Fanny car ils voulaient célébrer, dans la même fête, la fin de 1972, la future installation du Docteur Paul Avenant, et la joie de la Bastelle unissant enfin les siens : Fantine, Antonin, Vivette.

- Fantine, avaient exigé Fanny et Vivette, vous vous reposez ! C'est bien votre tour d'être invitée et reçue... d'ailleurs, je ne sais ce que font les hommes, mais ils proposent de faire beaucoup eux-mêmes.

Et cela se révélait vrai, Antonin et Paul s'affairaient tous deux sans en informer quiconque. Et on ne les voyait guère, toujours en courses urgentes dont les femmes ignoraient tout.

À la fin, Fanny et Vivette interloquées, furent carrément priées de ne s'occuper de rien.

Et l'après-midi de la Saint Sylvestre, elles reçurent d'Antonin six billets de cinéma, trois adultes et trois enfants, la proposition de goûter en ville et de ne revenir, si possible qu'à vingt heures, moment où l'on passerait à table.

Dans l'air, il flottait tant d'invisible bonheur que les dames s'exécutèrent.

À six heures, les enfants endormis dans la voiture, Fanny fit faire à tout le monde une longue promenade d'abord pour ne pas les réveiller (ils se coucheraient si tardivement le soir) ensuite pour ne pas être "en avance" au Pavillon Blanc.

Et l'on débarqua à vingt heures pile comme il était convenu.

Antonin et Paul avaient fait les choses de façon superbe.

Partout des guirlandes, des roses dans tous les vases, des meubles regroupés pour laisser la place à un long buffet... de la musique en sourdine et des lampes douces.

Et tant de fierté et de tendresse dans les yeux de Paul et ceux d'Antonin.

- Asseyons-nous d'abord là ! prièrent les hommes.



Elles s'assirent en invitées, chacune un enfant sur ses genoux.

Les fauteuils étaient groupés autour d'un pot d'orchidées dont les fleurs abritaient deux menus paquets, si petits que Bruno se demanda ce qu'ils pouvaient contenir et qui les aurait.

Mais déjà, Antonin en prenait un et le tendait à Fantine.

Paul faisait de même en se penchant vers Fanny.

Bruno regardait s'ouvrir les minuscules écrins qui contenaient des anneaux où étaient serties des pierres brillantes...

Et Fanny, surprise, muette et la bague au doigt, écarquillait les yeux, les écarquillait encore davantage, mais ça ne servit à rien, des larmes coulèrent qu'elle dût cacher dans le cou de Paul.

Fantine ne pleurait pas. Elle releva le visage et regarda Antonin dont les yeux brillaient, pour elle, bien plus que les pierres de la bague.

Peut-être était-ce bête à dire, mais elle attendait cette heure depuis si longtemps qu'elle ne put y résister :

- Je t'aime, murmura-t-elle, je t'aime depuis toujours.

- Moi aussi, je t'aime... depuis plus longtemps peut-être que je ne le crois.

Bruno, bouche bée, tenait Vivette par le cou et il contemplait son papa et sa maman, ému et troublé d'une façon indicible.

Maman regardait sa bague à travers ses larmes. Cette bague de fiançailles qu'elle n'avait jamais eue, que Paul lui offrait ce soir parce que...

C'était l'heure.

Papa embrassait Maman.

Et leurs yeux brillaient.

Et Bruno, le souffle court, répétait en lui que cette bague brillante était une bague... d'amoureux... et que ces baisers étaient... d'amoureux... que Fanny et Paul avaient les yeux amoureux. Comme il avait de la chance d'être leur petit garçon, Bruno.

Alors, il lâcha Vivette, se jeta sur ses parents :

- Je vous aime, je vous aime...

Quand il serait grand il leur offrirait de l'or et des bagues... mais, les yeux écarquillés jusqu'à les cacher sous sa frange brune, il offrit ses larmes douces de petit garçon ébloui par la tendresse qui unissait ses parents.



- Mon petit amour... dit Fanny en le prenant dans ses bras comme au temps déjà si loin de sa prime enfance, mon petit amour...

Elle le regardait de façon intense et le revit, à trois ans à peine, dans cet hôpital où on ignorait s'il allait survivre... Mais l'on venait de leur dire qu'il était sauvé. Et le souvenir ce soir de cette joie fulgurante pour laquelle, alors, elle eut tout donné... Bruno revenait à lui après une méningite où il avait régressé, redevenant le bébé vagissant de la naissance. Et cette foi de Fanny, déterrée du plus loin d'elle : "Arrête, mon Dieu, pas jusqu'au néant..." et dans l'impuissance des mains, des hôpitaux et des hommes, toute sa vie offerte, suspendue, pour que Bruno vive.

Pouvait-on, un jour d'anxiété, oublier ces instants-là ? Ces moments d'outre-bonheur où même le mot de jubilation paraît dérisoire, car pouvoir tendre à nouveau, dans un soleil retrouvé, l'enfant revenu intact parmi les forces de la vie, est-ce que cela pouvait se traduire ? Pouvait un jour s'oublier ?

Et l'accident de voiture trois années avant ?

Paul sans connaissance, le chauffard enfui. Elle, toute seule. Les jumeaux blottis dans son corps intact. Elle tâtait son ventre énorme de huitième mois. Eux, les petits là-dedans ? Ils ne bougeaient pas. Paul ne bougeait pas. Elle secouait Paul, les petits en elle, et elle criait qu'elle voulait la vie pour ces trois-là qui étaient siens, qu'elle n'avait que 19 ans, que tout devait s'annuler, reculer, repartir en sens inverse, elle et Paul, main dans la main, les petits en elles, à naître, à vivre.

Alors elle avait hurlé jusqu'à se dissoudre, anesthésiée par le cri.

Et puis, cette femme blanche qui murmurait...

- Tout va bien... Ils n'ont rien... ni vous non plus...

Et qui insistait...

- Réveillez-vous doucement... là, ça va, ça va... un garçon et une fille... ils sont magnifiques.

- Fanny...

Et c'était la voix de Paul.

Elle n'osait pas lever les paupières, il fallait que tout fût vrai quand elle ouvrirait les yeux. Réellement vrai – pas un mirage, ou un songe, ou un délire de fièvre...



- Fanny... C'était Paul encore. Sa voix venait de très loin, de très chaud aussi. D'un pays solide et bon.

Et tout était vrai, les deux frimousses chiffonnées, le sourire de Paul – quatre vies, ô quatre vies qui auraient pu ne plus être... Fanny voyait en elle-même s'allumer un diamant clair si inaltérable qu'elle se mit à penser qu'il brillerait à jamais et éclairerait tout, passé, présent et avenir...

- Maman, dit Bruno, inquiet devant le sourire absent de sa mère...

- Mon petit amour...

- Doucement Maman, tu me serres fort...

Elle posa Bruno près de Bleurette et elle revint vite à leur Saint Sylvestre. Elle regardait Paul. Saurait-il un jour cet amour qu'elle leur portait ?

Elle poussa vers lui les trois enfants devant elle...

- Que je vous aime tous quatre.

Paul serra entre ses paumes les joues de Fanny – saurait-elle un jour cet amour qu'il leur portait ?

La même question aux yeux et leurs enfants dans les bras ils s'étreignirent en silence.

Antonin faisait sauter les premiers bouchons.

Fantine tenait la main de Claudia qui allumait les bougies.

Toute la soirée passa comme un rêve jusqu'aux douze coups de la vieille horloge.

On s'embrassa sous le houx, on s'embrassa sous le gui, Bonne année ou *Bona Anado*, les coupes s'entrechoquèrent...

Antonin distribua serpents et confettis et l'on alluma les feux d'artifice. Et des étoiles colorées constellèrent tous les yeux qui fêtaient le nouvel an.

Alors s'éleva la voix grave d'Antonin, doublée de la voix aiguë de Bruno – le plus vieux et le plus jeune de l'assemblée. Ils disaient en occitan, tendant leurs verres très haut, la phrase sacramentelle :



- À l'an que ven... e se siam pas mai... que siegem pas mens.²

Fanny rappela que dans son village on la disait un peu différemment mais que les vœux étaient bien pareils :

- Le vieil an n'est plus et le nouveau est venu, l'an prochain il s'en ira et que nous soyons tous là...

Dans la cheminée, on plaça sur les chenets le morceau restant de la bûche de Noël.

Au départ, à la Noël, c'était une bûche de mûrier, dense, sculpturale, faite pour résister au feu toute une semaine, pleine d'écorces et de nœuds, et des trous partout.

Au bout de six feux du soir, elle était encore assez importante pour chauffer une bonne heure de l'année nouvelle.

Les flammes l'attaquèrent de toutes parts.

Elles sortaient bleues de certains cratères.

Parfois, elles brûlotaient court, parfois elles semblaient s'éteindre, mais les braises se crevassaient, vibraient en lueurs furtives dans le charbon noir, jusqu'à ce qu'une traînée violine, brusque et éclatée, rallume l'incandescence, ensuite les flammes.

Vivette chantonait "*Magali ma tant amado*" pour Claudia qui s'endormait contre sa poitrine.

L'enfant était lourde et chaude et Vivette émue.

Un jour elle se marierait. Elle aurait des fils. Des filles.

Des petits Bastel courraient dans cette maison, pour elle bien sûr et pour son foyer, mais ce serait pour Fantine et pour Antonin, et pour les Marie de cette Bastelle.

Fantine se pencha, si vite alertée par les pensées de Vivette.

Elle commença :

- Ma petite fille...

Mais finalement, elle sourit et se tut. Tout ce qu'elle aurait pu dire, Vivette le savait : c'était cette enfant, Vivette, qu'elle avait voulue. Elle et pas une autre. Pas même une qu'elle aurait faite avec Antonin.

Vivette le savait.

Elle en était bien, ancrée à de très fortes racines.

² A l'an prochain, et si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins... Phrase communiquée par Patrick, chanteur occitan.



Elle sourit à Fantine, la tendresse échangée sans mot, comme chaque fois.

Antonin vint les rejoindre et s'assit près d'elles.

Puis il glissa quelque chose dans une main de Fantine :

- Offre-la à notre fille.

Fantine regarda, au bout de ses doigts, une chaîne d'or qu'elle connaissait bien car Marie Bastel la portait sans cesse au cou autrefois.

Cette chaîne était faite de longs maillons travaillés mais elle n'avait jamais eu aucun pendentif.

Ce soir, elle en portait un.

Dans un cercle d'or brillaient un V et un B majuscules, entrelacés.

Fantine, émue, rendit le bijou à Antonin :

- Mais pourquoi moi s'il te plaît ? Offre-lui toi-même la chaîne de sa grand-mère !

Et elle prit très doucement Claudia qui dormait sur les genoux de Vivette pour la porter à Fanny.

Cette minute appartenait à Vivette et Antonin.

Comme Fantine était heureuse de la leur laisser.

FIN

Pour tous mes correspondants

Quartier de Mas Panier

Décembre-Janvier 92-93